

Les Amis du Sahara. Organe de l'Association Les Amis du Sahara. 1932/04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

PRÉFECTURE D'ALGER
DÉPÔT LÉgal

LES AMIS DU SAHARA

Organe de l'Association
" Les Amis du Sahara "



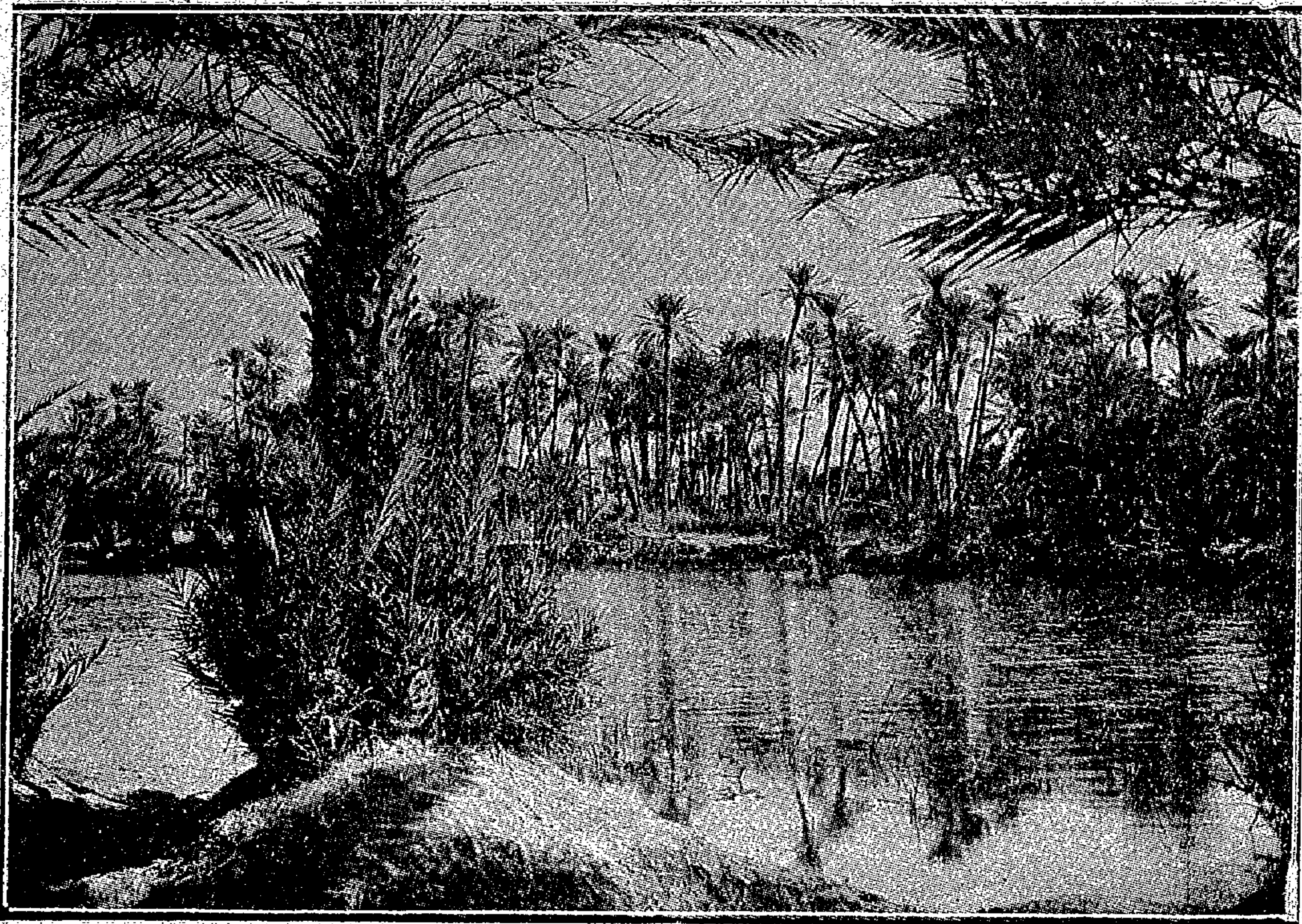
COLOMB-BÉCHAR

Bulletin Trimestriel

Avril 1932

LES AMIS DU SAHARA

Organe de l'Association
" Les Amis du Sahara "



COLOMB-BÉCHAR

Bulletin Trimestriel

Avril 1932

Liste des Nouveaux Membres admis au cours du 1^{er} Trimestre 1932

1^o MEMBRES BIENFAITEURS

Néant.

2^o MEMBRES TITULAIRES

M. BERLUREAU Pierre-Edmond, journaliste, 2, rue Burdeau, Alger.

M. Louis GILBERT, assureur conseil, 25, boulevard Victor Duhamel, *Mantes Gassicourt* (Seine-et-Oise).

M. le Docteur Max HERDE, à *Zurich* (Suisse).

M. MEUNIER Adolphe, avocat à la Cour d'Appel d'Alger, ancien bâtonnier, 28, boulevard Carnot, à Alger.

Mme PETITJEAN Solange, 17 boulevard Laferrière Alger.

M. E. PITAUD, industriel à *Tlemcen*, (Oran).

M. Léonce ROY, 95, rue des Ouled Harriz, à *Casa blanca* (Maroc).

3^o MEMBRES TITULAIRES

OMIS PAR ERREUR SUR LA LISTE PUBLIEE
DANS LE BULLETIN N^o 2

M. LICHENSTEIN Lucien, industriel demeurant chez M. BATAILLER, 3, place de la République, Alger.

Les Français au Sahara

II. — LES PRECURSEURS

Après le massacre de la mission Flatters, douloureusement ressenti en France et en Algérie, on s'est demandé bien souvent quelles avaient été les raisons de la fourberie des Touareg et pourquoi ils s'étaient montrés si barbares et si cruels envers des Français qui ne leur voulaient aucun mal et se proposaient seulement de traverser pacifiquement leur pays.

A cette époque la confrérie religieuse des Senoussistes, qui devait devenir plus tard si redoutable, manifestait déjà beaucoup d'activité. De Koufra où se trouvait la zaouia mère, le grand chef de l'ordre cherchait à étendre son influence sur la Tripolitaine, le sud tunisien et le Sahara oriental. De nombreux adeptes s'enrôlaient sous la bannière senoussiste dont les chefs conseillaient la haine du chrétien et la lutte contre leurs projets de pénétration en Afrique.

DUVEYRIER avait déjà noté, lors de son séjour chez les Ajjer, cette tendance d'esprit des membres de la secte. « La Confrérie, a écrit l'illustre explorateur, est l'ennemie irréconciliable et absolument dangereuse de la domination française dans le nord de l'Afrique et de tous les projets tendant soit à étendre notre influence, soit à augmenter la somme de nos connaissances sur le continent au nord de l'Equateur ».

Sans aucun doute les Senoussistes eurent une part de responsabilité dans le massacre de la mis-

sion, car celle-ci était protégée par les Tidjania, confrérie rivale des Senoussistes, et cette particularité ajoutait encore à la haine de ces derniers contre les explorateurs. Mais on doit reconnaître aussi que la propagande senoussiste fut singulièrement aidée par les circonstances et surtout par cette inflexible et mystérieuse loi qui guide inéluctablement tous les actes des humains. Quelques jours avant l'agression de Tadjemout, le colonel FLATTERS, prévenu des sentiments hostiles des Hoggars, n'écrivait-il pas que « si les affaires se gâtaient », il reviendrait par Ghat où il serait bien accueilli par les Ajjer ? Le Chef de la mission savait donc que les « affaires » pouvaient se gâter. Cependant le drame se produisit et il semble que c'est le choix de l'itinéraire, allié à un excès de confiance et à un manque de prudence, qui provoqua le massacre de nos malheureux compatriotes.

Dans ces événements si pénibles pour le prestige français, les Touaregs Ajjer conservèrent une attitude correcte. Sauf le suzerain de Djanet, Sultan AHMOUD AG EL MOKHTAR, qui ne prit pas part au massacre du groupe du colonel FLATTERS, mais qui poursuivit les survivants avec acharnement, les Ajjer observèrent à l'égard de la mission une neutralité stricte. L'agression fut uniquement l'œuvre des Touareg du Hoggar et ceux-ci ont été assurément poussés dans leur sauvage entreprise, moins par le fanatisme religieux que par le souci d'interdire aux étrangers l'accès de leur petit pays. L'aménoukal des Hoggars, AHITAGHEL, en fut l'instigateur et ses gens, parmi lesquels les frères ATTICI et ANABA AG CHIKKAT se montrèrent

les plus féroces massacreurs, en devinrent les barbares exécutants.

On pouvait cependant tirer de la triste fin de la mission FLATTERS de précieux enseignements pour la pénétration saharienne. La preuve était faite que les Touareg, ceux du Hoggar du moins, nous traitaient en ennemis, que leur bravoure et leur mépris de la mort atteignaient le plus haut degré, mais que leur armement défectueux devait les rendre au combat très inférieurs à nos troupes. De bons esprits estimaient donc que l'on devait se hâter d'en finir avec eux afin d'ouvrir, par la force, le passage indispensable sur la route du Soudan.

Ces suggestions, émises par des hommes clairvoyants et expérimentés, ne devaient pourtant pas être adoptées. L'émotion causée en France par le massacre de la mission FLATTERS était si profonde, dans tous les milieux, qu'on ne voulut pas réparer le cruel affront fait à notre pays, ni même autoriser nos tribus du sud algérien à organiser un contre-rezzou pour tirer vengeance de leurs morts. L'affaire de Tadjemout eut pour conséquence de faire subir un long temps d'arrêt à la pénétration française au Sahara. Selon la juste expression de M. Augustin BERNARD, l'éminent professeur du Collège de France, ce fut une « période d'effacement » durant laquelle le Sahara central demeura totalement fermé aux explorateurs.

Cependant la confiance mise en les Touareg Ajjer était si complète qu'elle fut à peine ébranlée par ces tragiques événements. On continuait à penser que si les Hoggars nous étaient hostiles, nous trouverions chez les Ajjer des amis sûrs et loyaux. Le grand cardinal LAVIGERIE lui-même partageait

cet optimisme et il jugea possible de renouveler, dans cette région du Sahara oriental, la tentative malheureuse de 1876 dans laquelle trouvèrent la mort, à Inifel, les Pères PAULMIER, MÉNORET et BOUCHARD.

En 1881, le Père RICHARD, connu chez les indigènes sahariens sous le vocable de « Maréchan », corruption de son titre et de son nom, formait le projet de gagner Ghat, accompagné des Pères MORAT et POUPLARD, en vue de fonder une mission catholique dans cette ville de la Tripolitaine.

Après le massacre de la mission FLATTERS le projet était hardi, mais le Père RICHARD, se souvenant de l'accueil relativement bon qu'il avait trouvé quelques années auparavant chez les Ajjer, avait confiance en l'issue de son expédition. Celle-ci, pourtant, finit lamentablement par l'assassinat des 3 courageux Pères, dans les premiers jours de l'année 1882, alors qu'ils venaient de quitter Ghadamès pour se diriger vers Ghat. A la suite de ce forfait le cardinal LAVIGERIE limita l'action des Pères Blancs, dont l'ordre venait d'être créé, aux postes d'Ouargla, de Ghardaïa et d'El-Goléa, qu'ils n'ont jamais dépassés depuis dans le Sahara.

Venant après l'affaire de Tadjemout, le meurtre des Pères missionnaires causa une grande émotion. Le Sahara qui, jusqu'à ces événements, apparaissait à travers RHOLFS et DUVEYRIER comme un pays de légendes, peuplé de nomades chevaleresques, devint alors une région fabuleuse, défendue par des hordes féroces qui en interdisaient sévèrement l'accès. Aussi lorsque Fernand FOUREAU demanda, en 1883, l'autorisation de faire des explorations dans le désert, essuya-t-il un refus et dut-il se borner à des déplacements de moindre envergure.

Dans les années qui suivirent, quelques hommes, attirés par le mystère du grand sud, essayèrent de le pénétrer par le nord, mais ils n'allèrent pas bien loin. Ce furent, en 1885, TEISSERENS DE BORT, DESCHELLEREINS et BOVIER-LAPIERRE qui reconnurent la contrée comprise entre Touggourt, l'Igharghar, Berresof et Gabès; Marcel PALAT, qui tenta la même année de pousser plus avant, parvint jusqu'au Gourara, mais il trouva la mort à l'ouest d'In-Salah. Il en fut de même pour l'explorateur Camille DOULS qui s'était rendu au Touat dans l'intention de continuer vers Tombouctou et qui mourut assassiné par des Touareg au sud d'Akabli en 1889.

En définitive, pendant une période de dix années la pénétration saharienne demeura inactive en ce qui concerne les grandes explorations et les quelques hommes courageux qui voulurent rendre leur pays plus glorieux payèrent de leur existence leur téméraire entreprise.

Néanmoins cette « période d'effacement » ne fut pas complètement perdue pour la grande œuvre qui, déjà, se dessinait. Avec le recul du temps, qui permet de mieux juger les faits, on peut même affirmer qu'elle fut plus profitable peut être que des randonnées retentissantes qui eussent provoqué sans doute des décisions trop hâtives touchant les projets alors en honneur. On eut tout le loisir de mieux étudier le pays et ses habitants, de consolider notre installation dans le sud algérien, de se créer des alliés parmi les tribus soumises et de préparer méthodiquement les moyens de procéder à une avance progressive vers le Haut Sahara.

Les trois divisions militaires de Constantine, d'Alger et d'Oran avaient chacune une partie du



Groupe de Spahis Sahariens

désert comprise dans son territoire de commandement.

Dans la division d'Oran, l'insurrection du Bou AMAMA en 1881 amena en cette année nos troupes dans la région de Figuig où elles n'étaient plus revenues depuis 1870. Quatre ans plus tard un poste fortifié était créé à Djenien-bou-Rezg en vue de couvrir les communications entre Figuig et Aïn-Sefra. La voie ferrée était prolongée jusqu'à ce dernier centre où elle parvenait dès 1887.

Dans la province d'Alger on s'intéressa à la région du M'Zab dont la soumission à la France datait de 1852, mais que nous n'occupions pas. Cette occupation ne devint effective qu'en 1882. De même pour Ouargla, où nos troupes étaient entrées dès 1854, qui fut occupée par des tirailleurs algériens et où le premier coup de trépan fut donné en 1883 pour le plus grand bien de l'oasis qui menaçait de mourir de sécheresse.

Vers l'est on occupa solidement Touggourt et El-Oued et on poussa la voie ferrée jusqu'à Biskra. De nombreuses oasis nouvelles furent créées dans l'Oued Rhir où des colons français vinrent s'installer et procéder à des plantations de palmiers en toute sécurité.

Dans le domaine de la pensée, l'activité fut également féconde. Notre documentation saharienne s'enrichit de cartes, de levés d'itinéraires, dûs au commandant LANNOY DE BISSY, au capitaine Henry DE CASTRIES, au commandant REBILLET, à Fernand FOUREAU. D'intéressantes études étaient publiées notamment par le capitaine LE CHATELIER, par René BASSET et l'Officier Interprète DE MOTYLINSKY. Des prisonniers Touareg originaires des Taïtoq et

des Kel Ahnet donnèrent à MASQUERAY et au capitaine BISSUEL l'occasion de rédiger le premier un « Dictionnaire français-touareg », le second un ouvrage intitulé « Les Touareg de l'Ouest ».

L'année 1890 marque une date mémorable dans l'histoire de la pénétration saharienne et même dans l'histoire de l'Afrique française. C'est en cette année que fût signée la fameuse Convention avec l'Angleterre au sujet de la répartition entre les deux pays des zones de l'Afrique Centrale. Cette Convention laissait à la France « les terres légères » du Sahara où, suivant le mot devenu légendaire de LORD SALISBURY, « le coq gaulois trouverait de quoi gratter ».

C'est en cette même année 1890 que d'éminents et bons français fondèrent « le Comité de l'Afrique Française », qui prit une si grande part dans l'établissement de notre empire africain. Succédant aux DE BRAZZA, aux CRAMPEL et autres illustres pionniers de la première heure, de courageux explorateurs allaient venir faire rayonner le nom de la France jusqu'au cœur du continent noir et souder peu à peu, grâce à leur énergie tenace et à leur patriotisme ardent, les parties éparses de ces immenses territoires qui forment aujourd'hui le plus magnifique fleuron de notre couronne coloniale.

La pénétration saharienne par le nord allait, elle aussi, prendre un nouvel essor.

En 1891, l'oasis d'El Goléa était occupée d'une façon permanente par un détachement de tirailleurs algériens montés à méhari et commandés par le capitaine LAMY. Le futur chef de la mission saharienne avait déjà les regards tournés vers le désert insondable et il songeait à rendre à son pays

le prestige qu'il avait perdu depuis le désastre de Tadjemout. Mais il ne put réaliser ses desseins avec sa troupe de tirailleurs originaires du Tell, peu aptes au métier de méharistes, et il dut attendre un moment plus favorable.

A cette même époque l'Algérie était administrée par le Gouverneur Général J. CAMBON qui s'intéressait beaucoup aux affaires du sud et dont les conceptions étaient favorables à l'extension de l'influence française dans le Sahara. Il aurait voulu que nos troupes occupassent les oasis du Touat et du Tidikelt, mais ses suggestions ne furent pas admises par le Gouvernement et l'on se borna à renforcer notre occupation dans le Sud-Oranais.

Désirant toutefois marquer l'importance qu'il attachait à notre installation dans la région pré-saharienne, M. CAMBON n'hésita pas à se rendre personnellement à El Goléa en 1892 en vue d'examiner sur place la meilleure politique à adopter pour amener les habitants du Touat à se soumettre. Aujourd'hui que la délicieuse oasis d'El Goléa peut être facilement atteinte d'Alger en automobile en quelques jours, on à peine à concevoir les difficultés que présentait un pareil voyage. On peut dire que le Gouverneur Général qui l'entreprit, non sans risques, fit preuve de décision et de témérité.

Suivant un exemple venu de si haut, de nombreuses explorations furent de nouveau organisées.

Vers l'ouest le Capitaine DE SAINT-JULIEN parcourut, en 1891, la vallée de l'Oued Namous qui fut également étudiée l'année suivante par l'ingénieur des mines JACOB. En 1895, le Commandant GODRON franchissait le grand erg occidental et parvenait à l'oasis de Tabelkosa.

C'est principalement dans le sud Constantinois, sous l'impulsion du général DE LAROQUE, que reprirent les relations avec les Touareg. Aidé des marabouts Tidjania, le général réussit à faire venir en Algérie, dans le courant de l'année 1892, une sorte d'ambassade composée de quelques Touareg Issaqquamaren. Les conversations qui s'ensuivirent ne modifièrent d'ailleurs nullement par la suite l'attitude des Hoggars et les «ambassadeurs», repartis pourvus de cadeaux, furent même, apprit-on plus tard, pillés et châtiés pour leur initiative. Le général DE LAROQUE fut un peu plus heureux auprès des Iforas de Temassinin dont le caïd AB-DENNEBI BEN ALI demeura toujours un allié fidèle et dévoué.

En 1892, Fernand FOUREAU, toujours à son rêve d'atteindre l'Aïr par le territoire Ajjer, fit un premier voyage d'études jusqu'à Temassinin. La même année Gaston MÉRY, chargé d'une mission géographique et commerciale, conçut le projet d'atteindre le pays Ajjer; obligé de renoncer à son objectif, il entreprit un nouveau voyage l'année suivante et il put cette fois arriver au lac Menghour et avoir en ce point une entrevue avec des chefs Ajjer.

Dans le même temps un ingénieur suisse, V. CORNETZ, se rendit à Ghadamès par le sud-tunisien où il séjourna pendant près de deux années de 1891 à 1893. En 1893 également le capitaine CAZEMAJOU et le lieutenant DUMAS exécutèrent une reconnaissance vers Ghadamès par Berresof et Nef-ta. Mais ce fut surtout FOUREAU qui se révéla le grand explorateur du Sahara Oriental. Durant les dix dernières années du siècle, FOUREAU se consacra à peu près uniquement à l'étude détaillée de

cette région, absorbé par son idée de traverser le Sahara pour gagner le mystérieux Soudan, et accumulant la documentation qui devait lui permettre, plus tard, de réaliser enfin son grand rêve patriotique.

Mais avant d'atteindre ce résultat tant souhaité, que d'obstacles devait rencontrer cet homme dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer : l'énergie et le courage indomptable ou bien la persévérance dans l'effort et la confiance inébranlable dans le succès final.

Chargé par le gouvernement de la Métropole, en décembre 1893, d'atteindre l'Aïr, FOUREAU parvenait sans incident jusqu'à l'oued Tikhammalt, puis jusqu'à l'oued Mihero, déjà visité par ERWIN VON BARY. Il se trouvait au centre du pays Ajjer et pouvait espérer poursuivre sa route dans des conditions aussi favorables, lorsqu'il se heurta à l'hostilité des chefs Ajjer, ayant à leur tête INGUE-DAZZEN. Devant les menaces dont il était l'objet l'explorateur fut contraint de renoncer à son voyage et il revint en Algérie en traversant l'erg d'Issaouan et le plateau de Tinghert.

Ses tentatives ultérieures ne furent pas plus heureuses. En 1895, en 1896, puis en 1897 Fernand FOUREAU renouvela ses entrevues avec les Touareg Ajjer. Mais chaque fois il se trouvait en présence d'exigences telles qu'il lui était impossible de satisfaire ces insatiables quémandeurs « dont les appétits au point de vue de l'argent, sont, disait-il, aussi grands que leur complaisance l'est peu ». Aussi arriva-t-il à cette conclusion qu'avec de pareils adversaires le seul procédé à mettre en œuvre était de se faire accompagner d'un fort dé-

tachement capable d'en imposer aux Touareg. La seule présence d'une colonne armée suffirait à obtenir le respect de ces populations qui n'étaient « fortes que de notre apparente faiblesse », selon la juste expression de SCHIRMER. De cette conclusion naquit le projet de la fameuse mission saharienne que Fernand FOUREAU devait diriger avec le Commandant LAMY.

FOUREAU ne fut cependant pas le seul explorateur de cette période décennale qui clôtura le XIX^e siècle. En octobre 1893, une mission dirigée par un ancien officier de tirailleurs devenu journaliste, B. D'ATTANOUX, tentait également de gagner le pays Ajjer, mais elle ne put dépasser Menghour pour des raisons diverses. C'est en cette même année que fut construit, près de l'ancien puits de Bel Hairane, sur la route de Temassinin, le fort Lallemand qui compléta, à l'est, la ligne de blockhaus (Fort Mac Mahon, Fort Miribel, Fort Inifel) destinés à servir de bases à nos troupes lors de l'avance vers le sud.

Tandis que le professeur G. B. M. FLAMMAND, de l'Ecole des Sciences d'Alger poursuivait ses investigations scientifiques du plus haut intérêt dans le sud Oranais, qu'il entreprenait l'étude du Grand Erg Oriental, du Gôurara, du Tadmait et qu'il recueillait sur ces régions des renseignements géologiques et archéologiques très complets, on apprenait le massacre du marquis de MORÈS survenu entre Sinaoun et Ghadamès le 8 juin 1896. Quelques mois plus tard, le 31 octobre, le lieutenant COLLOT était à son tour assassiné au sud d'El-Goléa par des pillards Châamba.

C'est aussi de cette période que date la création des troupes spéciales sahariennes par la loi du 5



Officiers et Sous-Officiers de Tirailleurs et Spahis Sahariens

décembre 1894 et constituées par une compagnie de tirailleurs sahariens et un escadron de spahis sahariens.

Cette organisation était le complément des mesures d'ordre général déjà prises, notamment par la construction des bordjs sur les principales routes menant vers les oasis. Ces mesures dont l'utilité apparut par la suite fort discutable, avaient au moins le mérite d'affirmer la volonté de la France de faire respecter sa souveraineté dans le Sahara.

On estimait qu'il importait de confier la défense des nouveaux bordjs à d'autres troupes que celles dont on disposait jusqu'alors. Celles-ci, recrutées parmi les populations indigènes du Tell, supportaient assez mal le climat pénible de l'été saharien et ne pouvaient guère être utilisées pour un service actif. La principale caractéristique des nouvelles formations devait donc être l'endurance et la mobilité afin d'appropriier nos moyens d'action à l'œuvre à poursuivre. Pour obtenir ce résultat, il fallait des éléments sans cesse tenus en haleine, prêts à se porter vers un point menacé, à courir par monts et par vaux, constamment sus aux coupeurs de route, toujours disposés à prendre l'offensive contre un ennemi réputé insaisissable.

Mais ces troupes étaient encore trop « régulières » pour répondre aux besoins de la guerre au désert. Les tirailleurs demeuraient dans les garnisons, montaient, avec une consciencieuse immobilité, la garde dans nos postes avancés de l'extrême-Sud. Les officiers, pourtant animés de la plus belle ardeur, mais absorbés par les nombreux détails d'administration et d'instruction de leurs unités, n'avaient, par surcroît, aucun contact avec la

population qu'il n'étaient pas chargés de diriger. Les difficultés d'approvisionnement étaient très grandes et le prix de revient des vivres très élevé. C'est ainsi que les pommes de terre, indispensables à l'alimentation des Français, ne parvenaient qu'après un long parcours en subissant un déchet de près de 80 %. On prescrivit alors aux tirailleurs sahariens d'entreprendre la culture de ce tubercule à El Goléa, de sorte que cette unité, primitivement destinée à une existence nomade, devint une compagnie de jardiniers, presque uniquement préoccupés de cultures maraîchères.

Les spahis sahariens, montés à méhari, se montraient un peu plus mobiles; toutefois leurs déplacements ne dépassaient pas un rayon assez restreint, car il leur était interdit de s'éloigner de leurs garnisons respectives afin d'éviter tout engagement avec les populations plus ou moins hostiles de la région. Sans doute la consigne était sage et prudente, mais elle dénotait une méconnaissance de l'esprit des nomades du désert, dont l'existence reposait sur le brigandage et la razzia.

A la vérité, ces spahis sahariens comme les tirailleurs, n'étaient guère plus suffisamment préparés à la vie au désert que ne l'avaient été leurs devanciers. Il eut fallu que ces corps fussent uniquement constitués de nomades du pays, tandis qu'ils comprenaient encore trop d'éléments venus des contrées septentrionales. On avait bien essayé de recruter des Châamba, mais ces fiers et belliqueux nomades avaient trop le culte de la liberté pour consentir à l'aliéner. Habités à vivre dans les immenses étendues, à n'obéir qu'à leur propre loi, à planter leurs tentes au hasard des points d'eau et des centres de pâturages pour leurs trou-

peaux, à donner libre cours enfin à leurs instincts de pillage qui développaient à un si haut degré leurs qualités d'endurance, d'initiative et de combativité, il leur répugnait de s'engager pour s'astreindre à la rude discipline des camps.

En fin de compte l'institution, excellente en principe, ne donna pas les résultats escomptés et dès l'année 1898 on parla de la supprimer. Cette suppression ne devait pourtant intervenir que plusieurs années plus tard, pour être avantageusement remplacée par une organisation moins coûteuse, mieux adaptée au pays, qui allait permettre la prise de possession rapide et définitive du Sahara. En attendant, les spahis et les tirailleurs sahariens rendirent néanmoins de bons services, notamment lors de l'occupation du Tidikelt et du Touat ainsi qu'en participant à la traversée saharienne de la mission FOUREAU-LAMY dont il sera parlé dans un prochain chapitre.

Cette période d'activité saharienne, préparatoire des grands événements qui allaient ouvrir le XX^e siècle, fut aussi particulièrement féconde en travaux d'études de toute nature.

Vers 1890 la question du chemin de fer transsaharien, qui paraissait avoir reçu un coup mortel après le massacre de la mission FLATTERS, faisait comme le phénix légendaire et renaissait de ses cendres. De chauds partisans du projet se révélèrent : C. ROLLAND, ED. BLANC, le général PHILIBERT, réussirent à émouvoir l'opinion publique par leur foi profonde dans le succès de l'entreprise. Quelques années après ce fut le grand savant économiste Paul LEROY-BEAULIEU qui se fit le protagoniste du chemin de fer dans des articles et ouvrages retentissants.

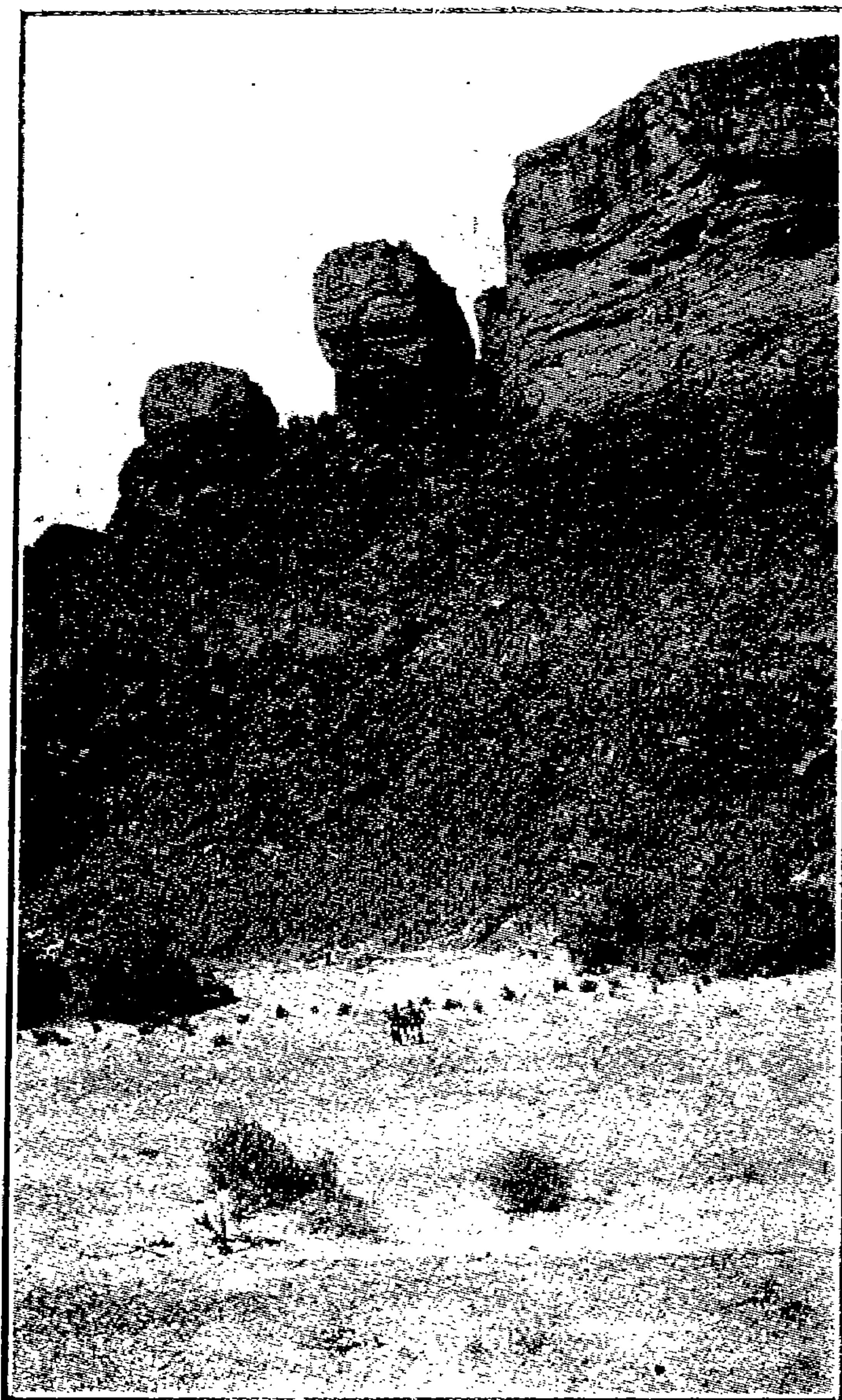
En 1890, le commandant DEPORTER publiait une étude sur l'Extrême-Sud algérien, étude fort copieuse, bien que manquant de documentation sûre. L'année suivante parut un travail de géographie dû à C. SABATIER, lui-même ardent partisan du Transsaharien et auteur d'un ouvrage intéressant sur cette question. Puis vinrent les importantes publications de SCHIRMER (*Le Sahara*), de M. VUILLOT (*Exploration du Sahara*) et surtout le volumineux recueil du commandant LACROIX et de P. DE LA MARTINIÈRE connu sous le nom de « *Documents sur le Nord-Ouest Africain* », comprenant quatre gros volumes et un atlas, sur l'Ouest et le Sud-Ouest de l'Algérie.

Enfin les officiers des bureaux arabes entreprenaient, chacun dans sa circonscription, des études sur des questions déterminées et complétaient nos connaissances géographiques par des cartes et des levés d'itinéraires. On doit signaler notamment la carte au 1.800.000° dite de l'extrême-sud en treize feuilles de DEPORTER et une nouvelle édition de la carte d'Algérie au 1/800.000° en dix feuilles dont deux s'étendaient jusqu'à la latitude d'In-Salah.

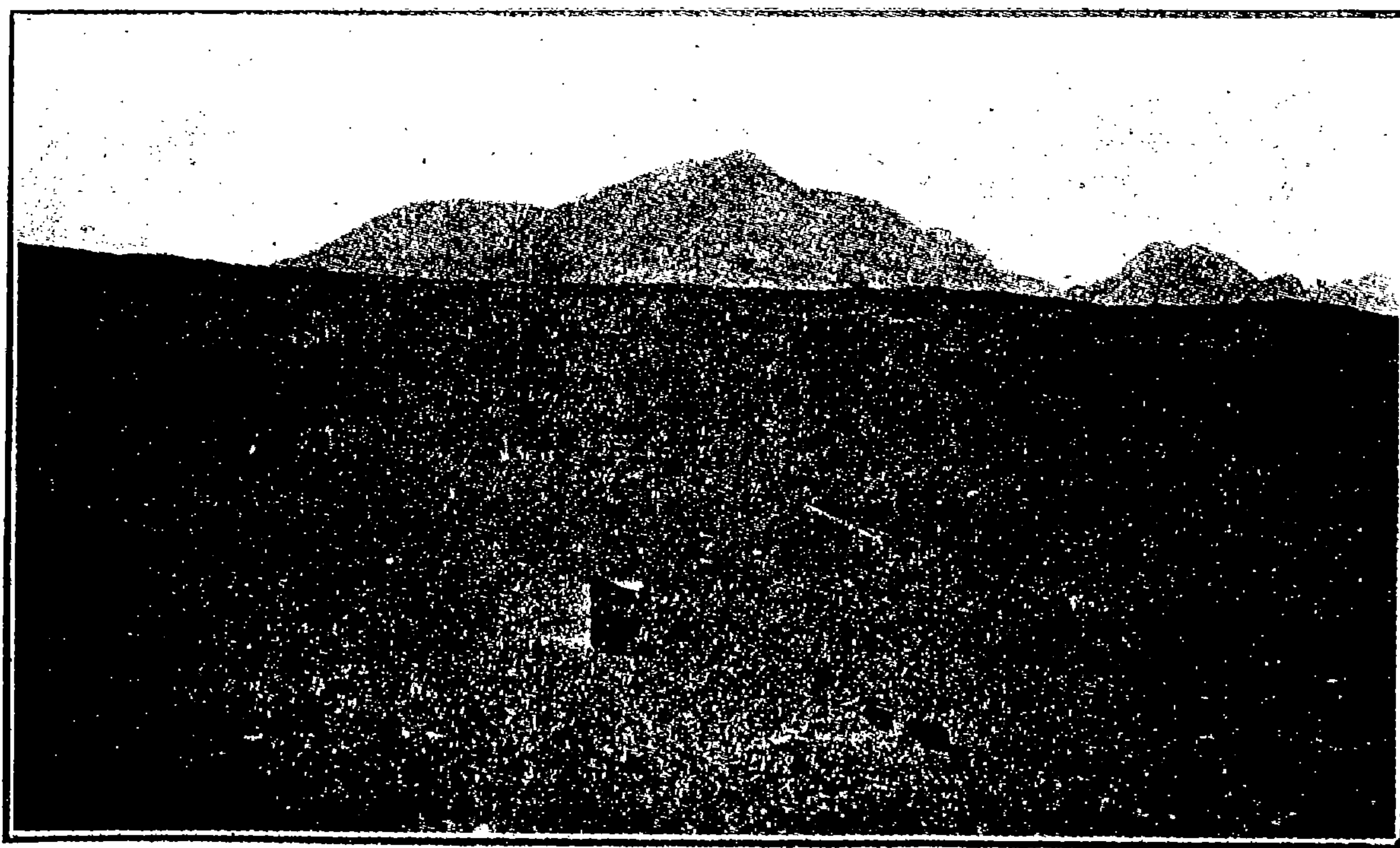
La période comprise entre 1890 et 1900 fut donc une période particulièrement active dans tous les domaines et elle constitua une préparation heureuse des événements qui allaient survenir avec l'entrée des « réalisateurs » sur la scène saharienne.

(A suivre).

Capitaine Léon LEHUREAUX.



Dans les gorges d'Arak



La piste auto entre Arak et Iniker

**M. le Gouverneur Général
de l'Algérie au Hoggar,
au Tidikelt
et dans le Territoire de Ghardaïa
(Janvier 1932)**

M. le Gouverneur de l'Algérie ayant quitté Ouargla le 9 janvier, aiguilla vers le Sud franc à partir de ce siège du « Commandement militaire des Oasis » et, après étapes à Fort-Lallemand, Fort-Flatters, Amguid, joignit, dans l'après-midi du 12 janvier, le Bordj d'In-Eker. C'est l'un des gîtes d'étapes de la voie automobile placée sous l'égide des Etablissements CATELAN et AUBERT, à laquelle j'ai voué mes efforts, dont j'ai dit déjà les luttes depuis quatre années, mais aussi l'avenir, que, de toutes mes forces j'escompte important, parce que devant aboutir au Tchad français et à la Nigéria anglaise; très important en tant qu'amorce de la future voie « Transafricaine ».

La caravane gubernatoriale ne reçut pas à In-Eker une hospitalité digne d'elle: en effet, nous y sommes tout près de la zone tropicale. Une peste en a surgi: la fourmi-termite. Dans les savanes du centre-africain, sur des étendues d'un kilomètre carré, je l'ai vue au travail, en bataillons, en régiments. De ce que représentent ses citadelles à solidité granitique, d'intelligence, d'industrie, d'avarice, de prévoyance, de politique, Maeterlinck a tout dit. Sur les parallèles de Tamanrasset et d'In Eker elle n'a poussé encore que des escouades ou des

sections de découverte; mais celles-ci ont vite fait d'envahir les toits du dernier poste bâtis de « djerrids » et « krechbas » de palmiers; les dévorer n'a été qu'un jeu pour les terribles crocs. La sécurité des voyageurs était menacée; on a dû mettre le tout bas. En attendant la venue d'Alger de bois à l'épreuve, — pense-t-on —, certains locaux n'ont de plafond que le ciel.

Brève étape, 180 kilomètres, d'In-Eker à Tamanrasset, chef-lieu du pays des Touareg-Hoggar. Curieux autant que dissemblables les deux aspects perçus d'une piste bien entretenue: un cachet de petite banlieue soudanaise; oueds quaternaires étalés largement, garnis de beaux éthels, de « Kallo-tropis » aux feuilles charnues, cousins-germains de l'arbre à caoutchouc; d'euphorbes géants; au sable tapissé de coloquintes. De petits villages « d'Harratines », négroïdes-métayers de Touaregs, sont enclos de joncs; dans leurs courtils se cultivent blé, orge, courges, oignons, pastèques. Des zébus paissent, (les petits bœufs à bosse) importés d'Agadès; on les y acheté cent francs; arrivés après deux mois d'étapés portant chacun sa ration journalière de fourrage et d'eau. Des chèvres et des moutons pileux n'interrompent même plus au passage d'autos leur labeur constant de manger. Des ânes galopent en pelotons hilarants.

Puis un cachet volcanique: en effet, l'itinéraire est en liseré du puissant massif du Hoggar et sinue dans un chaos, terrain de convulsions figées après accès de fièvre des hauts monts: fragments de blocs effondrés sur le côté, ou assis sur leur derrière, ou en acrobates sur des socles; saillies, aiguilles, stèles, éboulis de pierrailles. Rocs, dalles, pierres sont recouverts de cet exsudat chimique, croûte noire

protectrice amenée à la surface par capillarité, fixée par l'évaporation; défense instinctive de la matière contre le plus brutal des climats: on a tout-à-fait, en certains coins, l'impression de « crassiers » dans des charbonnages.

Avant l'heure méridienne, le 13 janvier, la caravane gubernatoriale atteignait Tamanrasset: empaquetés et voilés dans de l'indigo et du bleu lessive, deux cents Touaregs à méhari étaient allés à distance du poste prendre escorte des voitures. Akramouk-Ag-Ihemma, amenokal des Hoggar, et les principaux de ses quatorze fractions, faisaient hommage de leur respect et de leur parfaite fidélité.

J'aime les Touaregs. Dès le premier abord j'en eus une impression fraternelle parce qu'ils sont de « chez nous », que pendant des siècles ils ont voulu demeurer tels. Je ne leur reproche nullement ce dont leur en veulent d'aucuns: la fidélité à l'une de leurs traditions « que la charrue est un déshonneur ». Je déplore que tous leurs campements, jusqu'au moindre, ayant été un jour officiellement dénombrés, ne feront que pointiller, de très loin en très loin, les grands blancs de carte ayant comme enseigne leur nom. Ils sont, jette-t-on,, les gens les plus malpropres sur notre planète toute ronde puisque par tradition encore, jamais ils ne se lavèrent; mais pas la moindre fédidité ne s'exhale d'eux; le vent éternel chargé de sable, recure leur peau et la tient aussi nette que les dalles de roc nu à la surface de leurs pénéplaines.

Au seuil du chef-lieu, M. le Gouverneur Général était reçu par le Capitaine LUCHETTI, commandant l'annexe et par ses officiers. Un peloton de méharistes de la Compagnie Saharienne rendait les hon-

neurs, les autres pelotons étant au loin: sans cesse nos méharistes sont au pâturage ou « en sécurité », (en patrouille).

Mme et Mlle LUCHETTI avaient réalisé le prodige de confection de 250 petits drapeaux dont les pavois claquaient à la brise aussi joyeux que les youx-yous « filés » par quelques douzaines de gosiers féminins.

« Je choisis Tamanrasset, village de vingt feux
« en pleine montagne, au cœur du Hoggar et des
« Dag-Rali, la tribu principale; à l'écart de tous
« les centres importants. Il ne semble pas que ja-
« mais il doive y avoir ici garnison, télégraphe,
« Européen. De longtemps il n'y aura pas de mis-
« sion. Je choisis ce lieu délaissé et je m'y fixe...»

Ainsi écrivait le Père DE FOUCAULD en parvenant à cette extrémité de sa « paroisse » étendue sur 2.000 kilomètres du Nord au Sud et 1.000 kilomètres de l'Est à l'Ouest avec 10.000 âmes dispersées.

Aujourd'hui, et beaucoup grâce à lui, les vingt feux de Tamanrasset sont devenus quarante; le Fort-Laperrine les couvre de sa masse crénelée, abrite un poste, une T.S.F., des Européens. Il s'est bâti un hôtel Catelan, en pierre, seul donc à prétendre à l'appellation maison. Une foire s'est tenue en 1930; une autre va suivre incessamment. Des missions, profanes tout au moins, ont passé, repassé. L'Institut de Météorologie et Physique du Globe, section de l'Algérie, met la dernière main à un observatoire d'importance.

Le Père DE FOUCAULD a succombé longtemps avant ces intrusions: son corps reposait en « ce lieu délaissé » choisi par lui pour abriter sa rancœur

des civilisés. Il en fût enlevé pour une sépulture artificielle à El-Goléa. De là-haut comme ses mânes ont dû protester!...

M. CARDE n'a pu s'incliner que devant son cœur demeuré près de la tombe de LAPERRINE et de l'obélisque qui se profile en une harmonie symbolique de l'amitié des deux grands sahariens.



Le Gouverneur Général a voulu consacrer par l'apposition d'une plaque de marbre l'inauguration de l'observatoire auquel vont se dévouer MM. DUBIEF et LAURIOL frais débarqués des Facultés d'Alger; leur entrain fait augurer des résultats escomptés. Leurs travaux rechercheront les lois d'échanges chimiques, magnétiques, aériens et terrestres, celles des courants aériens, de la marche des nuages, de la pluviométrie, de la thermométrie, de l'électricité atmosphérique. Leurs observations se relieront avec celles des stations de Khartoum à l'Est, Dakar à l'Ouest, N'Guigmi à la pointe Nord du lac Tchad et Fort-Lamy, prochainement aussi à un important observatoire de Bangui sur l'Oubangui.

Les conclusions de ce réseau rangées en diagrammes sont tout à fait nécessaires: elles fixeront les déductions des beaux travaux sur le Sahara de E. F. GAUTIER, le professeur si apprécié de l'Université d'Alger; elles diront nettement le pourquoi de ces violentes averses sous forme d'orages qui suivent le soleil et éclatent dans l'après-midi; de l'extraordinaire puissance d'évaporation de cette atmosphère dont la sécheresse est le phénomène fondamental; de ces coups de froid si brusques, presque rigoureux, de ces vents subits, échevelés

et de directions différentes; de leur action formatrice de ces « chicots » isolés ou en archipel, de ces « gours », de ces trapèzes, de ces manifestations magnétiques ou électriques très bizarres, exerçant une action déprimante sur l'homme et les animaux; des lois de formation des dunes...

Installation d'intérêt puissant on le voit que celle d'un observatoire guidé d'Alger par la haute compétence de M. LASSERRE, directeur des Services Météorologiques aux Facultés.

Puisque je viens de m'étendre sur la brutalité comme sur l'imprécision des phénomènes naturels sahariens, que j'en donne un exemple à propos même de Tamarasset où j'écris ces lignes. De 1910 à 1914 il n'y tombe pas une goutte d'eau. Le 15 janvier 1922, voici ce qu'on y observe: « à 20 heures, ouragan, suivi d'une pluie diluvienne. Les toits des maisons s'écroulent, la population doit se réfugier dans le fortin. Les habitations, les jardinets bordant l'oued sont emportés par ses eaux. Le 16 la pluie n'arrête pas; l'oued déborde, le courant à la vitesse d'un cheval au galop. A 17 heures, un mur du fortin s'écroule, ensevelissant 22 personnes. Sous la pluie glaciale on dégage les victimes : il y a huit morts et neuf blessés. Le 17, éclaircies; l'oued baisse ; on aperçoit de la neige sur les sommets voisins... »

Cataclysme ?... Non certes. On se résigne joyeusement à ces grandes pluies dévastatrices parce qu'elles seules comptent pratiquement, alimentent les nappes souterraines, ont une importance agricole, alors que les petites ondées retournent par évaporation, au ciel d'où elles viennent.

J'essayais de rendre, plus haut, les caractères très opposés du pays Targui traversé d'In-Eker à Ta-

manrasset. La piste, ayant cisailé après le village d'In-Amguel le Tropique du Cancer, passe son temps dans la région volcanique à monter et à descendre ; mais elle monte plus qu'elle ne descend puisqu'elle atteint à 1.400 mètres le grand « reg » (plaine de gravier), où Tamanrasset ébauche ses destinées, en bordure de l'oued du même nom, au centre d'un amphithéâtre barré à l'Est par l'Adrian, étincelante montagne de cristal bleu que les génies entaillèrent d'un rude coup de hache.

Vers le septentrion c'est un spectacle grandiose, farouche, dont je ne me rassasie jamais : la masse de l'Atakor ou Koudia du Hoggar, plate-forme érodée à larges champs de lave sur laquelle les volcans démantelés font saillie de plus de 3.000 mètres comme le mont Ilaman ; ou le plateau de l'Asekrem, (2.600 mètres), lieu de prédilection du Père de Foucauld ; ou le Djebel-Oudan, cet Olympe des Touaregs, ce mont des Génies en forme de table basaltique où jamais humain ne mit les pieds. Seule une femme qui aurait été fidèle à son devoir toute sa vie, pourrait réussir l'ascension...

Spectacle infiniment passionnant m'ont dit ceux qui ont pu (peu nombreux encore), au prix de grosses fatigues, le contempler dans son ensemble et de suffisamment haut. Pour joindre le plus rapproché des points d'observation propices, il faut deux à trois étapes à chameau de Tamanrasset ; une piste automobile sera bientôt établie pour le plus grand bonheur des touristes entreprenants.

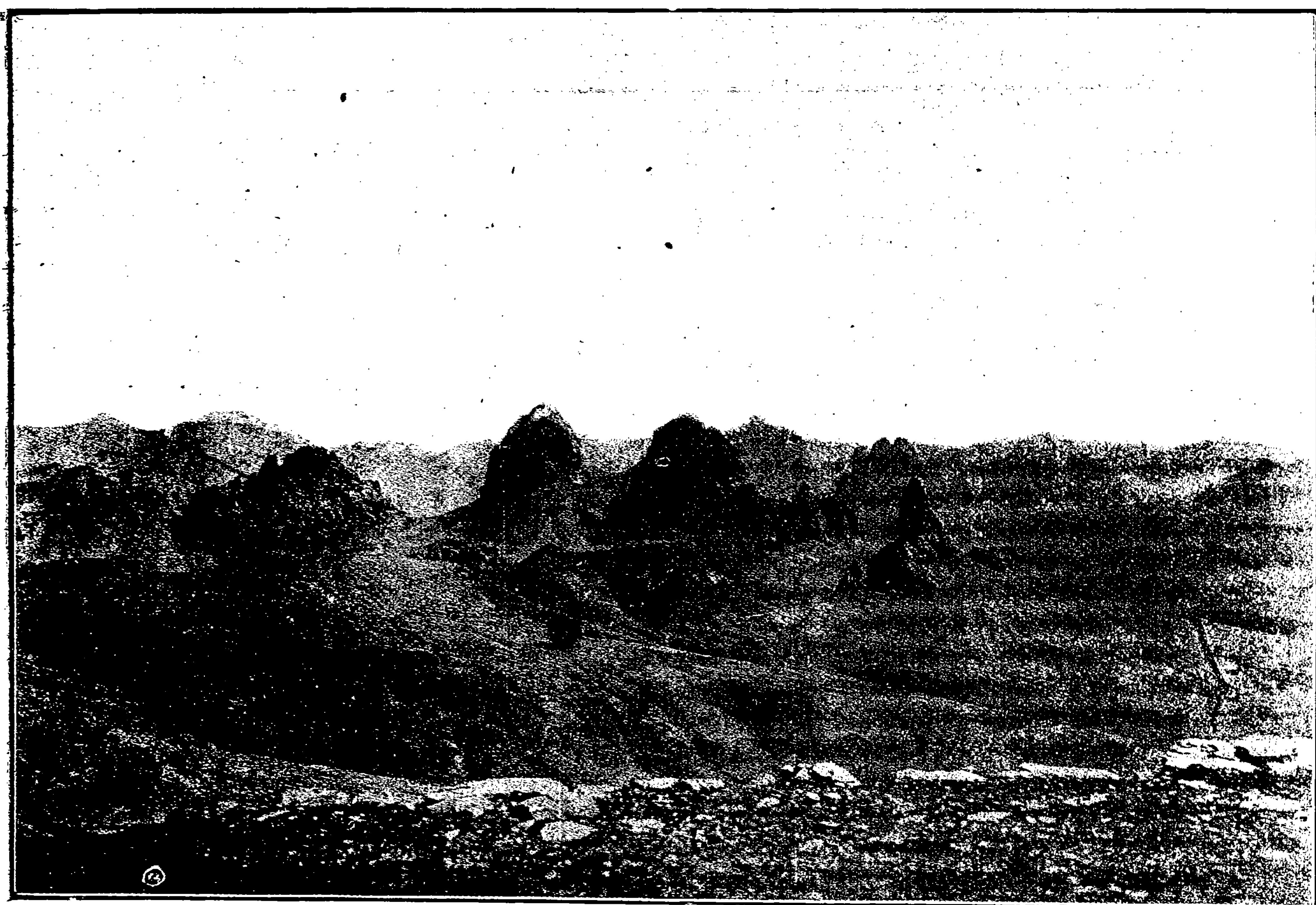
Le caractère général de ces monts du Hoggar est l'abrupt et le déchiqueté de vieux volcans dégradés et usés. Les érosions liquides, surtout éoliennes dont je parlais à l'instant, les ont mordus, peignés, eux aussi ; on y rencontre souvent des formes qui

rappellent celles des aiguilles alpestres, d'aspect impressionnant ; et elles promettent d'être d'ascension aussi difficile.

Dans la journée du 14 janvier, entre des courses à méhara et une séance consacrée aux intérêts du pays Targui, M. le Gouverneur Général, piloté par le commandant de Turenne a voulu, lui le premier, survoler ce chaos de 250 kilomètres dans son grand diamètre, prolongé au Nord par d'autres massifs touaregs très étendus où l'altitude se maintient au-dessus de 1.000 mètres ; le Tassili, le Mouidir, l'Ahnet.

Second vol sensationnel... celui de l'aménokal Akhramouk qui a suivi peu après le sillage de l'avion gubernatorial.

Le Ministre de l'Air avait prescrit à l'aviation de l'Algérie de survoler les pistes suivies par le Gouverneur général, au cours de sa tournée d'inspection : une escadrille du troisième groupe d'aviation de Sétif l'accompagna donc depuis Touggourt jusqu'à Amguid où trois appareils se posèrent pour la première fois le 11 janvier. Une escadrille du premier groupe d'aviation d'Alger, commandée par le commandant de Turenne avait atterri le même jour à Tamanrasset, venant d'Alger. Il est important de signaler que des axes de pénétration officielle saharienne par avion se sont établis de ce fait à l'Est. Jusqu'ici, l'imprécision exagérée des cartes de ce Hoggar titanique, surtout la commodité d'une liaison avec un tracé automobile transsaharien vite réalisé, — j'en ai expliqué les raisons, — avaient tout naturellement détourné vers l'Occident les projets aéro-postaux. C'est ainsi qu'une ligne partant d'Alger avait comme aboutissant Gao, d'où elle bifurquait sur Dakar, puis le Sud-Est,



La koudia du Hoggar vue de l'Asekrem (2.900 mètres d'altitude)

jusqu'à Madagascar. On ne saurait trop répéter que par le Hoggar doivent passer inéluctablement toutes les voies transafricaines de l'avenir.



Tamanrasset est en ce moment le terminus des services automobiles sur cette grande fissure centrale, une des rares, mais datant de siècles et des siècles, dans le formidable bloc étanche Saharien. Le 15 janvier, la caravane gubernatoriale a donc repris vers le Nord le chemin d'In-Eker ; mais elle a fait arrêt à Tit, petit village de culture. M. Carde y a inauguré le « Monument Cottenest ».

Les tribus du Tidikelt, chef-lieu In-Salah, par nous occupé en 1900 souffraient de pillages constants des Touaregs-Hoggar. Il fallait châtier, faire rendre gorge. Un goum de 130 méharistes, dont 40 réguliers seulement, était levé. Sous les ordres du lieutenant Cottenest, seul français, il quittait In-Salah le 23 mars 1902. En direction S.E. il marchait dans l'espace pendant un mois. Le 20 avril il surprenait un petit campement sur l'oued Irrarhar, près la fameuse Garet-Djenoun, encore un lieu d'esprits malins. Le 4 mai, à Tarhahout, la partie semblait perdue ; traces, renseignements indiquaient des fuites lointaines. Cottenest prit le chemin du retour. Le 6 Mai il bivouaquait à Tamanrasset. Le 7 Mai, près du village de Tit, ses patrouilleurs éventaient une troupe de 300 Touaregs. Le groupe principal de notre détachement se hâtait d'occuper une « Gara » d'une quinzaine de mètres, les méhara étant barraqués derrière ; les fractions en flancs gardes s'étaient considérablement écartées.

Les Touaregs se précipitaient à l'attaque. Tous avaient un fusil, en plus de la lance et du sabre

nationaux. Notre détachement central tenait bon deux heures. Les flancs-gardes, éloignées et qu'un gros orage avait empêché d'entendre la fusillade, étant enfin arrivées à la rescousse, terminaient le combat sous une pluie battante. Les Touaregs abandonnaient 91 cadavres et 83 fusils, dont 11 Remington et 7 carabines ou mousquetons français, modèle 1874, les autres fusils étant à deux coups.

Nous avons brûlé 14.000 cartouches et comptons 3 morts et 10 blessés. Le détachement rentrait à In-Salah le 23 mai, après 62 jours d'absence et après avoir parcouru 1.690 kilomètres.

Tel fut le combat de Tit dont M. Carde a réveillé le souvenir, par l'apposition d'une plaque sur la gara même où Cottenest se retrancha. Des méharistes réguliers de la Compagnie de Tamanrasset rendaient les honneurs. Les Touaregs s'étaient abstenus ; de cet amour-propre traditionnel encore, qui mal donc pensera ?...

Un succès évidemment, dira-t-on, cette affaire de Tit ! mais notre histoire coloniale en compte combien, d'autre envergure, qui n'ont pas connu la pompe d'une commémoration !... Oui. Mais un jour spécial éclaire l'épisode que je viens de narrer ; il rappelle une psychologie curieuse. C'est le 18 février 1881 qu'à 120 kilomètres N.E. de Tamanrasset la mission du malheureux colonel Flatters se butait à des Touaregs. Désastre lamentable que l'on sait. La lutte suprême de Flatters se résolut, en dernière analyse, à la lutte de deux pistolets contre deux cents lances... Et notre imagination n'en forgea-t-elle pas au Sahara un fabulisme qui amène aujourd'hui le sourire aux lèvres, mais en face duquel nous sommes demeurés, émus et cois, pendant plus de vingt et un ans!... Jusqu'à l'affaire de Tit.

Plus exactement, la mission Foureau-Lamy avait traversé le Hoggar, avec le Tchad pour aimant, quatre ans avant. Mais, née du même fabulisme, aussi du principe des milieux militaires après l'aventure Flatters: « Le Sahara ne sera mis à la raison que par des troupes de choc nombreuses!... » sa composition n'était-elle pas de 280 tirailleurs algériens, ces hommes, comme leurs cadres, officiers et sous-officiers, triés parmi les meilleurs du premier régiment ?... Le plus joli succès de cette mission est d'avoir traversé le « Grand Désert », d'alors avec ce nombre de fantassins...

A Tit, M. Carde a donc commémoré aussi la rupture d'un sortilège, d'un envoûtement, de par le grand courage d'un officier français, seul avec quelques dizaines de réguliers sur lesquels il pouvait faire foi. Le raid COTTENEST permettait l'année suivante le début de la période d'apprivoisement Touareg par LAPERRINE.



Le 15 janvier au soir le Gouverneur et sa suite faisaient, une seconde fois, étape à In-Eker. Ce poste est un de ceux établissant pratiquement que la race blanche méditerranéenne s'accommode parfaitement du climat Saharien : le jeune ménage Virault d'Alger a accepté d'y assurer les services hôteliers et autres ; il y a amené ses trois enfants six ans, quatre ans et neuf mois ; de l'aîné au poupon tous augmentent de poids. Le Sahara a comme privilèges : l'absence complète de paludisme en dehors des Oasis ; en général de tout microbe. Si le pou y fréquente, la puce y est inconnue. La mouche n'est souveraine insolente, pullulante, collante, qu'aux dattes mures qui l'aphro-

disient. Son soleil ne saurait être considéré vraiment vénéneux que six mois l'an. Et lorsque des poumons arrivent d'Alger pleins d'ouate tiède, dans son air diaphane ils s'ébrouent positivement.

Après un dernier regard admiratif aux géants du Hoggar, qui dépassent de la tête les autres monts, la caravane a descendu, maintenant régulièrement jusqu'à Arak, de 500 mètres d'altitude sur 235 kilomètres, au travers, le plus souvent, de regs durs. Jusqu'à El-Goléa ce va être le Sahara que j'aime particulièrement, le vrai, le désert maximum, celui de mon adolescence, que le pauvre Flatters popularisa : le pays de la soif et de la peur, du simoun, des rezzous sanguinaires.... En présence de ces grandes plaines basses saupoudrées de sel, semées de dunes, d'archipels, l'impression première, fort vive encore d'ailleurs, fût qu'on avait affaire à un fond de mer desséché. Simple préjugé. Des ouvrages fouillés de E.F. Gautier, — son nom revient toujours quand on parle Sahara, — un grand fait subsiste : l'enchevêtrement de bassins fermés aux pentes convergeant vers le centre. Ils sont fermés par des montagnettes, dont le modelé montre les mille cicatrices des érosions éoliennes, les esquilles éclatées sous l'action des températures extrêmes énormes et brusques. A leur base, des surfaces argileuses réduites en poussière. Des orages rares, mais on ne peut plus violents exercent à leur tour des ravages érosifs puissants : alluvions, sable, cailloux sont charriés par eux. Mais, comme la cuvette n'est pas la plupart du temps bien large, ils s'y entassent, s'y stratifient, forment ces regs durs ou mous qui paraissent unis comme la mer. Le coup de balai éternel du vent réduit ensuite ce placage de regs en poussière inconsistante : le sable. Il

l'éparpille loin. Son vannage en crée des vagues, des arêtes ; des dunes, lorsque ce sable, a trouvé obstacle sur lequel il se modèle ; car bientôt une bonne carte de l'Erg démontrera que sous chaque grande dune il est un squelette rocheux.

La piste, balisée sur tout son long et dont les seuls habitués du Sahara savent l'effort énorme qu'elle coûta, quitte souvent l'étal des plaines vernissées pour des défilés entre de vieilles chaînes usées, arrasées même, défilés qui sont, d'In-Eker à In-Salah, dénommés Meniet, Tesnou, Arak, Tiratimine, Tiguelguemine, El-Krenig, Tigen-Tourine ; les consonances indiquent qui les nomma.

Les gorges d'Arak s'ouvrent 45 kilomètres avant le bordj de ce nom : hautes falaises de grès d'un brun rouge superbe passant suivant les éclairages au jaune et au violet ; aux sommets tabulaires, à l'apparence de forteresses monumentales flanquées par place de donjons. L'étroit chemin automobile suit le lit de l'Oued Arak, grimpe en dos d'âne sur les pentes, vient recouper le thalweg encombré de tamaris, de thalas et d'une haute végétation herbacée. Le bordj est au pied des monstres, comme un joujou. Tout le long de l'année ils rayonnent sur lui leur chaleur. A partir du mois de Mars, ils sont calorifères. La situation du poste d'Arak, en fait un des plus isolés de la ligne. Un ménage russe, M. et Mme Ivanof en a la responsabilité, il a près de lui une fillette de sept ans ; l'autre petit est à Alger, M. Carde a été particulièrement touché de la réception que lui ménagèrent ces braves gens. Mes vingt-cinq ans ont connu le beau temps de « l'Alliance » l'Alliance de Félix-Faure et de l'Amiral Avelane : jamais on n'avait assez vu d'enfants de la Sainte-Russie, jamais on ne l'avait assez chantée.

Combien à plaindre les réfugiés d'aujourd'hui butés souvent à un monde revêché à qui n'a pas réussi ! Le Sahara en attira beaucoup : il favorise cette rétraction sur soi-même, qui suit les grands chagrins et pendant laquelle la nature reprend des forces.

**

290 kilomètres d'Arak à In-Salah. Lignes droites sur les grands regs, où il faut se méfier des cassis sournois. Serpentins dans les sables avec faiblissements du moteur, pneus affolés tournant à vide. Pour les aider, coups d'épaule collectifs.

Des mirages s'éveillent timidement ou dansent des farandoles. On échange l'un pour l'autre, un reg contre un autre reg, un squelette rocheux pour un autre squelette. Jamais néanmoins je ne rencontrai l'ennui au cours des huit, dix heures de ces épreuves journalières ; elles n'ont fait que me confirmer dans ce principe : qu'à l'esprit qui le veut bien la solitude est une véritable société.

Il faisait très froid matin et soir, frais tout le jour. La moyenne température des nuits était (— 4°). A l'aube nos « guerbas » crissaient de glace.

Passé le Krénig et Tigen-Tourine où le capitaine Estèbe, commandant l'annexe du Tidikelt vint saluer le Gouverneur Général, c'est le beau vide complet, un grand décolleté qui prépare à l'entrée dans la cuvette sablonneuse d'In-Salah ; le segment le plus empoignant, à mon sens, sur cette voie du Désert : une immense vasque de sable, rien que du sable, de 25 kilomètres de rayons. Il faut l'avoir

légère s'était levée, faisant voltiger à ras sol, comme feux-follets, des friselis de sable impalpable. Les souffles éoliens de plus en plus véhéments en tamisaient bientôt la nue qui devenait opaque. Le sable reverberait sa température estivale habituelle, 70°. Nos poumons ahaïaient. Puis ce fût la tourmente, gourmettes rompues : les dunes fumaient, s'auréolaient de panaches. Il n'y eut plus le moindre horizon. L'air dansait une sarabande de pépites d'or qui nous giflaient douloureusement, accroupis des heures, tous petits dans la tempête.

— Divinité invincible que ce vent du désert, presque le seul élément de vie, de mouvement, dans le domaine de la mort et de l'immobilité. Et ses crises hystérique sont constantes, principalement dans ses domaines d'In-Salah où il règne sans partage. Il a flagellé, écorché les bornes métalliques « Don de Citroën » blanches avec écusson bleu de roi, barré des deux chevrons jaunes, au point qu'elles sont maintenant en grand deuil, noir fond de cheminée. Il a égorgé en les sciant, les tétraèdres en « Timchen » (argile) dont, faute d'autres moyens dans ce néant sabloneux, on tenta de baliser une voie automobile toujours précaire.

Il eut un violent accès le 16 janvier, veille de l'arrivée du Gouverneur Général, que j'avais précédé. Il sifflait ; il fouettait ; mais cette fois, ses verges étaient glacées. Trois fois il obstrua la porte Est du Bordj, celle des automobiles, se riant des terrassiers qu'on essayait de lui opposer. Il les lapidait, les aveuglait. Les dunes qu'il amoncela atteignaient le soir au rebord des remparts de qua-

tre mètres ; leurs embruns s'envolaient bien haut dans les nuées opaques, comme on voit ceux de la Méditerranée survolant la jetée Nord d'Alger, par coup de vent de « noroît ».

Toute la nuit ce fût un clapotis continu de ses cristaux aigus, comme de doigts, sur mes vitres. Il ne fut pas question de dormir. Comment envahirent-ils mon logis ? Au matin, ma montre avait succombé. Mes draps étaient toile d'émeri. Mes muqueuses étaient à sec. Il n'existait plus rien de la chasse au faucon, qu'à l'état normal représente ma descente de lit. Mes pieds nus s'en imprégnèrent et l'ouverture du robinet de mon cabinet de toilette n'amena que du limon.

Dans l'après-midi du 17 janvier le soleil faisait de nouveau risette. A leur arrivée, les automobiles gubernatoriales traversèrent la ligne de foggaras, cette organisation hydraulique à peu près unique au monde ; un travail comparable par son importance à celui d'un Métropolitain de grande ville. Le chapelet de leurs puits d'aération, leurs bourrelets de terres rejetées, dessinent un paysage de taupinières.

M. le Gouverneur Général fut reçu à la porte d'honneur du Fort-Bugeaud par les officiers, fonctionnaires, l'agha Billou et ses notables.

Le Fort enferme les locaux des Affaires indigènes et l'hôtel Catelan. Sous son égide : la Poste, l'Infirmerie indigène, le village, — une cinquantaine de cubes ocrés, serrés comme écailles de poissons —, la palmeraie aux arbres chenus, aux courtils chassieux, issus d'un sol qui sue la magnésie. Le tout forme bloc posé sur l'infini de sable : deux pains

à cacheter vert et brun accolés sur un plan en relief ivoirin.

♦♦

C'est le 27 décembre 1899 qu'In-Salah fut conquis. Par M. Flamand, préparateur de géologie, envoyé de M. Laferrière, gouverneur général de l'Algérie. A la « Mission Flamand » avait été jointe une protection éventuelle d'une centaine de fusils sous les ordres du capitaine Pein. La mission, purement scientifique, se trouva en état de légitime défense après quelques coups de feu partis des palmiers. Les fusils du capitaine Pein ripostèrent avec succès. C'est ainsi qu'In-Salah fut à nous, sans la moindre préméditation. Si vous rapprochez de l'épisode celui de Tit, il n'est pas outré de dire que le Sahara a été conquis sans faire exprès le moins du monde. Mais l'épisode d'In-Salah marqua bien davantage dans l'esprit des Algérois de l'époque ; car il eut un épilogue inattendu, à Alger même, où les chefs de l'expédition, le civil et le militaire vidèrent sur le terrain — l'épée... ou le pistolet à la main, je ne me rappelle plus bien, — un conflit de pouvoirs surgi au moment de l'attaque du 27 Décembre...

In-Salah est triste. Devenu centre purement administratif, il pleure encore sa garnison, la compagnie saharienne mutée il y a dix-huit mois à Tamanrasset. Elle était d'un bon rapport. Elle touchait une forte solde et eut été bien embarrassée de la dépenser ailleurs que sur place. Et pourtant, les intéressés, boutiquiers, femmes dispensatrices de toutes les joies, ne l'y ont suivie qu'en infime quantité : tant les a rivés à ce sable, aussi sûrement qu'à une chaîne, l'antique « ne savoir où aller

ailleurs » de par l'étroit assujettissement du nomade, la difficulté des moyens de transport, l'inexpérience des chemins et des puits, la peur des coupeurs de pistes... L'Oasis subsiste sur elle-même : quelques dattes, un peu de « kesra », un peu de sucre, un peu de thé; son petit peuple négroïde connaît les jeûnes chroniques au cours desquels on se repait de siestes.

**

Parti d'In-Salah le 19 janvier à 7 heures, M. le Gouverneur Général admira cent kilomètres plus loin le panorama heurté d'Ain-El-Adjaj ». Puis les véhicules roulèrent à toute allure sur les 180 kilomètres du Tadmait, petit Tanesrouft aux horizons de haute mer, décharné, balayé, dessiqué par vents et soleils; quintessence de désert où la vie est réduite sinon en poussière selon les promesses de Dieu, du moins en pierrailles noirâtres que les pneumatiques font gicler.

A 16 h. 15, la caravane arrivait à Fort-Miribel. Le Lieutenant-Colonel Bellandou, commandant le Territoire de Ghardaia, accompagné du Lieutenant Mauger, chef de poste d'El-Goléa, était venu l'attendre à la limite de son territoire. Six avions commandés maintenant par le Lieutenant-Colonel Weiss, venant de Tamanrasset et d'In-Salah survolaient Fort-Miribel au moment de l'arrivée, avant d'aller atterrir à El-Goléa. Un Russe, Kowalchouk, ancien cosaque de l'armée Wrangel, est le Mécène de ce gîte, qui vit, il y a 30 ans, une garnison de tirailleurs et spahis, perdu aujourd'hui, lui aussi, dans l'espace, avec un puits et trois palmiers, au flanc d'un oued graveleux.

Reparti de Fort-Miribel, le 20 Janvier au point

du jour, le Gouverneur Général arrivait à El-Goléa vers onze heures. Escorté par les moghazenis et indigènes à méhari qui l'attendaient à l'entrée de l'oasis, il se rendait à l'ancien bordj militaire dont les locaux, joliment édifiés vers 1896 par la main d'œuvre des bataillons d'Afrique, furent désaffectés en 1912. Ils sont aujourd'hui partagés entre l'hôtel transatlantique, l'Orphelinat des Pères Blancs et les ateliers, magasins, garages de la tête de ligne automobile « Catelan et Aubert », une des têtes de l'autodrome en terrain varié, en lequel est en train de se métamorphoser ce vieil adversaire de Sahara.

Les officiers, fonctionnaires et notabilités indigènes étaient présentés à M. Carde qui passait ensuite devant les rangs des orphelinats masculin et féminin.

C'est en 1918 que partie des anciens casernements fut concédée aux Pères Blancs, pour l'organisation de leur orphelinat. Les Sœurs Blanches en firent autant à côté. Garderies de métis avant tout. En effet, El-Goléa comptait jusqu'à trois mille hommes de garnison ; durant une période de seize années les éléments français procréèrent. Au moment de leur installation Pères et Sœurs trouvèrent en détresse une trentaine de garçons et autant de fillettes ; les mères disparues, mortes, filles publiques... Ces enfants, de droit citoyens français, apprennent aujourd'hui le travail, un métier suivant leurs goûts. Ils sont chrétiens. Lorsqu'ils ont atteint leurs dix-huit ans, on les marie, plus volontiers de garderie à garderie. A chaque jeune ménage, sur la concession faite par le Gouvernement Général de l'Algérie, on bâtit une maison, on remet les semen-

ces nécessaires pour une première récolte, quelques chèvres et moutons. Une petite colonie se forme déjà...

Dans un ouvrage frais paru, sous une plume algérienne autorisée, j'ai lu cette prévision : « La science a démontré que le Sahara peut être fécondé par des milliers de mètres cubes d'eau fusant des puits artésiens. Mais il y faut des bras pour recueillir la Manne. Multipliez les garderies des rejetons européens ; ils seront nos meilleurs pionniers... »

Comme je suis opposé à pareille théorie ! De tout cœur je plains ces pauvres petits laissés pour compte. Je m'incline bien bas devant le dévouement, l'affection avec lesquels est tentée leur remise sur pied par d'admirables éducateurs. Mais quant à trouver dans ces malheureux « figurants » en ce monde, des sujets dévoués à notre cause coloniale ? Consultons l'histoire des Colonies en général. Elle nous répond « Impossible » ; et au bout du compte, mettez-vous à leur place....

« Mon Dieu... partout où se rencontrent vos fils blancs avec vos servantes brunes, noires, jaunes, ils s'enlacent ainsi que le voulut votre loi « Crescite et multiplicani », mais à l'époque où il n'y avait sur le Globe qu'un homme et une femme, peuplement vraiment insuffisant. Mais maintenant... fasse votre bonté que les semences jetées frauduleusement soient improductives !... »

Ce furent mes derniers mots au bon père Langlais, mon cher compatriote breton, alors qu'il y a deux ans il me disait ce que sont ses « enfants »

élevés par lui avec une bonté niée de lui seul. Il leva les bras au ciel et me répondit : « Ainsi soit-il... »

**

L'après-midi du 20 janvier, le Gouverneur général a visité l'école Lamy, l'infirmerie indigène, les orphelinats, le tombeau du R.P. de Foucauld, le joli lac Bel-Aïd. Il a parcouru les très séduisants jardins des « Affaires Indigènes » et ceux de particuliers, comme le m'zabite Abbazza, qui virent à l'époque du Centenaire de l'Algérie le « Congrès de la Rose et de l'Oranger », dont le suc des fleurs s'est révélé riche au point qu'un industriel en parfums y transportait récemment des alambics.

El-Goléa fut longtemps, longtemps, l'extrême-sud. Elle est devenue la « Perle du Désert », le « Joyau d'Émeraude », de tous les guides ; elle a ses coins doppés à l'usage de quantité de touristes et d'amateurs de sports ; n'essaie-t-on pas de pratiquer celui du « ski » sur ses ergs ? le ski importé du pays des rennes à celui du chameau !. Les maisons, les murs tirés au cordeau qui les entourent sont blancs comme nappes d'autel. Des villas sur le genre mauresque se sont édifiées sous des palmiers gras, dodus, aristocrates. Car l'eau régénératrice est partout. Elle sourd de 80 à 100 mètres avec une puissance telle que les trop pleins s'en vont divaguer loin au petit bonheur : la veille de l'arrivée du Gouverneur Général, ils avaient coupé la piste à dix kilomètres au Sud. Cette pléthore de liquide devient sujet d'inquiétude, et, sur place, il y a quelques jours, un prince de la science médicale appréhendait que dans quelques années, si l'on ne trouve pas le moyen de mettre arrêt à ces

hémorragies, en obstruant quand on le désire, les tubes artésiens, El-Goléa ne devienne inhabitable de par les mares, puis les étangs.... et les anophèles : on escompte, pour manger ceux-ci en herbe, l'acclimatation de petits poissons, rouges ou blancs, ainsi qu'on y réussit dans le lac Bel-Aïd.

Mais pour le moment El-Goléa est la pimpante, joyeuse, moderne oasis, si changée et si vite, que son vieux ksar, qui date d'Abraham, ne sait plus quelle tête faire, du haut de son nid d'aigle, à cette mondaine jouvencelle. Toutes les fois que je reviens du fin fond saharien, quand des semaines j'ai contemplé de la nature encore naturelle, est-ce que je ne me mets pas à lui en vouloir moi aussi, de cette saisie sur le bonheur de ceux qui demeurent amoureux des immenses espaces pelés, tondus, brûlés, de leur béatitude dans le silence et le recueillement.

Le soir du 21 janvier, le Gouverneur général assistait à l'hôtel Transatlantique à un banquet officiel. Le colonel Belandou y exprima la reconnaissance des officiers, fonctionnaires, missionnaires et de la population pour la visite qu'il avait bien voulu leur faire. Il soulignait comme un événement marquant de la pénétration saharienne, que pour la première fois le chef de la colonie abordait El-Goléa par le Sud et venant de dessous le tropique du Cancer.

Le colonel Weiss se levait à son tour pour exprimer les remerciements de ses cadres du premier groupe d'aviation d'Afrique, tous « amants de l'aviation », de l'occasion donnée de survoler le Sahara.

Le Gouverneur Général a répondu qu'au « vieux broussard » qu'il est demeuré, cette tournée était le plus agréable dérivatif aux occupations et préoccupations habituelles. Il a été au cœur de tous en déclarant combien il avait apprécié les efforts du plus grand au plus humble dans le travail déjà accompli avec un minimum de moyens, ce qui est à l'avance un sûr garant des résultats pour ce qui demeure à réaliser dans une œuvre gigantesque.

Mieux que personne je sais combien la sollicitude d'un chef vigoureux, bienveillant, attentif, a été d'un réconfort moral très grand sur les plus petits artisans; ils ne sont pas ceux ayant la moindre foi dans ce rapprochement inévitable « entre
« deux grandes régions violemment contrastées,
« mais qui ont besoin l'une de l'autre et s'attirent
« violemment. »

Le 22 janvier à 6 heures, M. Carde quittait El-Goléa pour porter dans le Sahara d'Oranie les mêmes stimulants de sa présence et de son entrain.

Général DESCHAMPS.



Au secours du " Saint-Didier "

Le 1^{er} février 1932, à 11 heures, informé que le « Saint-Didier », perdu entre In-Salah et Tamanrasset, est dans l'obligation d'atterrir par panne d'essence, j'adresse immédiatement le radiogramme suivant :

D.D.D.

Commandant DAGNAUX, Aviatric,
Paris, Aéropostal Toulouse et Paris (pour information.

« A 10 h. 20, Société Nord-Africaine Alger, reçu
« message S.O.S. d'avion « Saint-Didier » indi-
« quant qu'égaré entre In-Salah et Tamanrasset,
« il est dans l'obligation de se poser manque es-
« sence et recherche proximité point d'eau pour
« atterrir. Stop. Vous demandons nous porter son
« secours avec Laté 26 Picard Vire en nous met-
« tant liaison avec aviation militaire. Stop. Pour-
« rions emmener chauffeur pour nous servir éven-
« tuellement, voiture Aoulef pour transport essen-
« ce. Stop. Vous donnerons renseignements com-
« plémentaires.

POULIN. »

J'assiste dans l'après-midi à une conférence chez le Colonel, chef d'Etat-Major du 19^e corps, à laquelle étaient présents tous les services de l'armée et du

Gouvernement général de l'Algérie, pour les dispositions à prendre en vue de sauver l'équipage du « *Saint-Didier* », et au cours de laquelle il a été décidé que notre concours serait demandé au Ministère de l'Air.

Ayant reçu accord vers 17 heures, je fais prendre les dispositions suivantes :

a). — L'équipage du Laté 26-6 (F.-AJCF) est ainsi composé :

POULIN, pilote.

VIRE, radiotélégraphiste.

PICARD, mécanicien.

MONTAUDIE, chauffeur.

b). — Le plein du Laté 26 est effectué à 1.350 litres d'essence. L'appareil est préparé dans la nuit du premier au 2 février.

c). — Suivant instructions de la direction de la Transafricaine et sur demande du Ministère de l'Air, l'équipage du Laté 26 est placé sous les ordres du Colonel VUILLEMIN.

d). — Tous les postes de T.S.F. de la Compagnie Transafricaine d'Aviation, de la Compagnie Aéro-postale et du réseau militaire sont alertés pour se mettre en liaison avec le Laté 26.

e). — L'équipement saharien comprenant: fusées éclairantes et d'atterrissage, vivres, 70 litres d'eau, les rechanges indispensables sont placés à bord de l'avion.

Tous les stocks de la Compagnie Transafricaine, sont mis à la disposition du Colonel VUILLEMIN.

Le départ d'Alger a lieu le 2, à 10 heures.

HORAIRE DES DIFFERENTES ETAPES EFFECTUEES DEPUIS LE DEPART D'ALGER JUSQU'AU RETOUR LE 11 FEVRIER

Temps de vol

Le 2 février :

Départ d'Alger, à 10 heures.

Atterrissage à 13 heures, à 50 kilomè-
tres sud Laghouat (bougies.) 3 h 00

Départ à 13 h. 30

Arrivée à El-Goléa, à 16 h. 30 3 h.00

Le 3 février :

Départ d'El-Goléa, à 6 h. 45

Arrivée à In-Salah, à 9 h. 15 2 h 30

Départ d'In-Salah, à 10 h. 50

Arrivée à Aoulef, à 11 h. 50 1 h 00

Départ d'Aoulef, à 15 h. 05

Arrivée à In-Salah, à 16 h. 50 1 h 45

Le 4 février :

Départ d'In-Salah, à 6 h. 45

Arrivée à Amguid, à 10 h. 25 3 40

Vol à Amguid de 15 h. 05 à 16.05 pour
liaison T. S. F. avec In-Salah et
reconnaissance partie W. Erg
Amguid 1 h 00

Le 5 février :

Faux-départ d'Amguid à 6 h. 45

Départ d'Amguid, à 7 h. 50

Arrivée à Arak, à 12 h. 20 4 h 30

Vol à Arak, de 16 h. 10 à 17 h. 10

pour liaison T. S. F..... 1 h 00

Temps de vol

Le 6 février :

Départ d'Arak à 6 h. 45
 Reconnaissance point 25° 10' et 4° 50'
 et W gara Djenoun.
 Retour à Arak, à 11 h. 4 h 15
 Vol à Arak, de 16 h. 10 à 17 h. 05
 pour liaisons T. S. F. Reconnaissance Akackao 0 h 00

Le 7 février :

Décollage d'Arak à 6 h. 40
 Découverte de REGINENSI
 Atterrissage à Ahanfous, 8 h. 15.... 1 h 35
 Décollage d'Ahanfous, à 9 h. 40 (passagers REGINENSI et TOUGE)
 Arrivée à Arak, à 11 h. 10 1 h 30
 Vol à Arak, de 7 h. 15 à 8 h. 15 pour liaisons T. S. F. 0 h 55

Le 8 février :

Vol à Arrak, de 7 h. 15 à 8 h. 15 pour liaisons T. S. F. 1 h 00

Le 9 février :

Départ d'Arak, de 6 h. 05, pour dépannage « Saint-Didier »
 Atterrissage à Erg Tessedjafi, à 7 h. 30 1 h 25
 Départ de Tessedjafi, à 9 h. 05.
 Arrivée à Arak, à 10 h. 20 1 h 15
 Départ d'Arak à 14 h. 35
 Arrivée à Aoulef, à 17 h. 30 2 h 55

Le 10 février :

Départ d'Aoulef, à 9 h. 40
 Arrivée à El-Goléa, à 12 h. 40 3 h 00

Temps de vol

Le 11 février :

Départ d'El-Goléa, à 6 h. 45

Arrivée à Laghouat, à 9 h. 55 3 h 10

Le 12 février :

Départ de Laghouat, à 13 h. 05

Arrivée à Alger, à 15 h. 55.....—2 h 50

Total 46 h 40

Le 2 février alors que je me trouve à 50 kilomètres de Laghouat, un léger incident de moteur m'oblige à me poser à 5 kilomètres à l'ouest de la piste de Ghardaia, à 13 heures, et après réparation je repars à 13 h. 30.

Je couche à El-Goléa.

Le 3 février, j'arrive à In-Salah, à 9 h. 15 et trouve sur le terrain les équipages suivants :

Avion du Colonel VUILLEMIN et son mécanicien.

Avion du Colonel WEISS et sergent-pilote PRADIER.

Avion du Lieutenant Bernard et son mécanicien.

Après avis du Colonel VUILLEMIN, je me rends à Aoulef pour y déposer MONTAUDIÉ, compléter le plein du Laté 26 à 1.200 litres d'essence benzolée, à 10 pour cent, le retour à In-Salah devant s'effectuer dans la soirée.

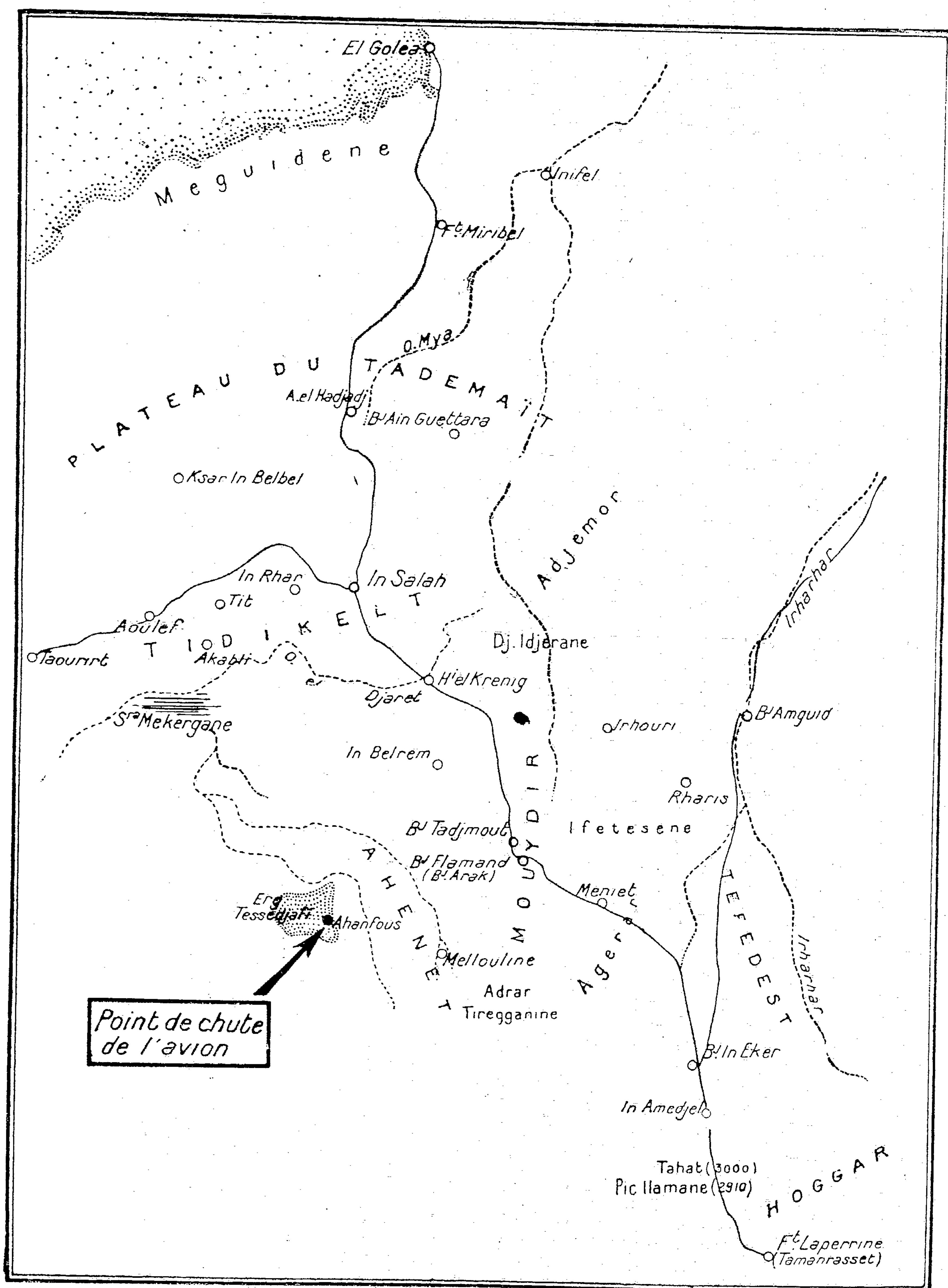
Arrivée à Aoulef à 11 h. 50. Départ à 15 h. 05.

Au retour, nous passons par Akabli et explorons une zone comprise à environ 60 kilomètres au sud des palmeraies du Tidikelt (région de sable, de reg et de sebkra avec très faibles zones de végétation).

Arrivée à In-Salah, à 16 h. 50.

Monsieur BARBIER ayant préparé son appareil

A la recherche du " Saint-Didier "



Région du sahara Central où fut retrouvé l'appareil

de radiogoniométrie, nous signale à In-Salah que ses relèvements sont satisfaisants.

Dans la soirée du même jour, les deux avions du Colonel WEISS et du lieutenant BERNARD se rendent à Arak pour explorer cette région.

Deux voitures d'In-Salah sont parties, l'une par la piste de Tamanrasset jusqu'à In-Eker pour remonter ensuite sur Amguid et le Kanguet-el-Hedid, l'autre directement vers ce point par l'ancienne piste d'In-Salah-Amguid.

La voiture de l'annexe de Tamanrasset s'est rendue également à Kanguet-el-Hedid, en passant par Arak-Amguid.

Tous les méharistes et indigènes Chambaa et Touaregs sont alertés.

A In-Salah, le Colonel VUILLEMIN prend les dispositions suivantes :

Le Laté 26 fera équipe avec lui, et le Colonel WEISS et BERNARD feront équipe ensemble.

Une voiture Transafricaine d'Aoulef conduite par MONTAUDIE accompagné d'un indigène, emportant 600 litres d'essence benzolée pour Arak et le gonio de Reggan, quitte cette base à 19 heures.

Toutes les recherches sont concentrées sur Kanguet-el-Hedid, point présumé d'atterrissage signalé par REGINENSI.

Le 4 février, départ du Colonel Vuillemin et du Laté 26-6, à 6 h. 45 directement pour Amguid.

Nous suivons la piste de Tamanrasset jusqu'à Hassi-el-Krenig, et l'abandonnons pour nous diriger vers l'est. A partir de ce moment, toutes les reconnaissances seront effectuées en dehors des pistes, au compas, et en nous servant de repères naturels au sol.

Nous avons constaté que la carte au millionième est à près exacte dans l'ensemble, sauf dans le détail, où de nombreuses erreurs seraient à relever.

Avec une grande attention et du beau temps, il nous était donc possible de situer constamment en vol notre position et de la signaler à In-Salah et à Amguid, en liaison directe avec nous par T.S.F..

Etant donnés les détails indiqués par le « Saint-Didier » lors de son atterrissage, nous explorons particulièrement les végétations en bordure ou dans les fonds d'oueds et l'abord des Ergs.

Nous trouvons des campements de nomades et des troupeaux de moutons et chèvres au sud-est de l'Erg Tadjant et, après une reconnaissance minutieuse de cette région d'El-Hedid, nous nous posons sur l'immense terrain d'Amguid, situé à 5 kilomètres au S.W. du petit bordj.

Pendant toutes les journées de recherches, le Colonel VUILLEMIN donne ses instructions par l'intermédiaire du poste de T. S. F. du Laté 26-6, le matin au cours des reconnaissances, l'après-midi, à partir de 15 heures, au cours d'un vol spécial dont je profite pour explorer les environs des différentes bases.

Dans un vol de 15 h. 05 à 16 h. 05, nous reconnaissons, pendant la transmission et la réception des messages, la partie Nord et Ouest de l'Erg Amguid.

Nous approvisionnons le Laté 26-6 à 1.000 litres avec un complément d'essence militaire, et prenons nos dispositions pour coucher sur le terrain, le bordj étant trop éloigné.

Vers 19 heures, nous apercevons des phares de voitures dans le S. W. et trois quarts d'heure après les trois voitures d'In-Salah et Tamanrasset, qui

avaient fait leur jonction à El-Hedid, sont sur le terrain et nous emmènent au bordj.

Le Colonel VUILLEMIN demande aux officiers qui effectuent les reconnaissances en auto d'explorer le lendemain la région comprise à l'est du massif Ifetesene et de rentrer à Arak par Meniet si possible ou In-Eker.

Ayant reçu un message à 18 h. 30 émanant de la Compagnie Aéropostale de Saint-Louis du Sénégal signalant sous toutes réserves que REGINENSI aurait atterri près de l'Erg Tessedjafi, la reconnaissance du lendemain 5 février sera effectuée d'Amguid à Erg Tessedjafi.

Dans la journée du 4 les avions du Colonel WEISS et du Lieutenant BERNARD ont fouillé la région d'Arak.

Le 5 février nous quittons Amguid à 7 h. 50. Nous survolons la région très chaotique et impressionnante comprise entre le mont Tesadit et le plateau Ifetesene, dans laquelle tous les oueds, où il existe de la végétation, sont reconnus.

Passant sur Tadjmout, nous nous rendons à l'Erg Tessedjafi, où nous arrivons par le N.E. à 10 h. 15

Le Nord et le Nord-Est de l'Erg présentent une forte végétation et nous constatons dans cette région une surprenante abondance d'eau, plus particulièrement dans les collines situées au N.E. de l'Erg.

Notre attention a été portée sur l'exploration du Nord et du Nord-Est de l'Erg jusqu'à Tikedebatine, point deau que nous situons à 10 kilomètres au sud de l'endroit où il est indiqué sur la carte *et au-dessus duquel nous avons survolé REGINENSI, seul vers 11 heures sans le voir.*

A une vingtaine de kilomètres au N.E. de l'Erg se trouve une grande nappe d'eau de 50 à 60 mètres de diamètre environ, au milieu de dunes de sable, et près de laquelle nous avons aperçu trois chameaux accompagnés.

Nous sommes rentrés à Arak à 12 h. 20.

Vol de 16 h. 10 à 17 h. pour émission de T.S.F. et reconnaissance de la région ouest d'Arak.

Le Lieutenant-Colonel WEISS et BERNARD quittent Arak pour Tamanrasset dans l'après-midi pour explorer l'ouest de la piste au cours du voyage et l'ouest de Tamanrasset le lendemain matin.

Avec le Colonel VUILLEMIN, nous devons reconnaître le 6 la partie sud de l'Erg Tessedjafi, mais un radiogramme d'Alger modifie le programme arrêté par le Colonel, car on nous précise à nouveau le « Saint-Didier » par latitude 25° 10' Nord et longitude 4° 50' Est.

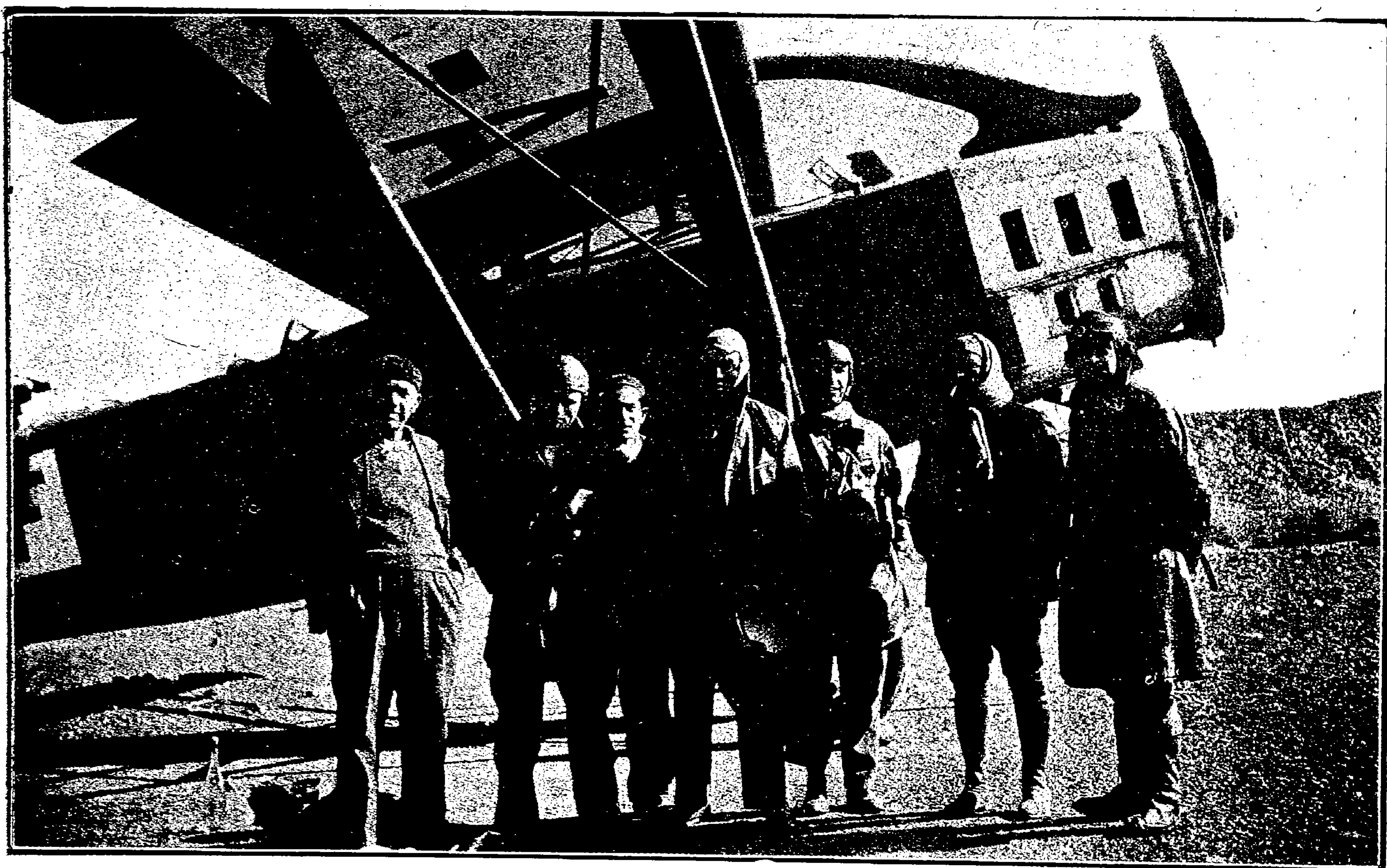
Le 6 février, nous décollons d'Arak, à 6 h. 45.

Nous suivons la piste de Tamanrasset jusqu'à Meniet et nous nous rendons sur le point qui nous a été indiqué la veille. Cette région est battue dans tous les sens dans un rayon de 60 kilomètres : nous explorons la bordure du Tefedest, les oueds In-Takoufi, Tounine, Tahrmet, même l'Irharrar jusque dans l'Est de la Gara-el-Djenoun, et nous pouvons certifier au retour que l'avion « Saint-Didier » n'est pas dans cette partie est de la piste de Tamanrasset.

En revenant sur Arak, nous croisons entre Meniet et l'entrée des Gorges d'Arak, les trois voitures d'Amguid, qui nous rejoignent vers 13 heures au bordj Catelan. Atterrissage à Arak à 11 heures.

L'opérateur MASSIAS, arrive à Arak à 11 h. 15, avec deux avions militaires transportant du maté-

Sauvetage du Saint-Didier



Sauveteurs et Sauvés. - De gauche à droite, M. Poulin, Reginensi, Picard, Touge, Lenier, Colonel Vuillemin. Viré

riel de T.S.F. et notamment un appareil complet de radiogonométrie, destiné à situer la position du « Saint-Didier », en captant ses émissions et à relever le « Laté 26 » au cours de ses vols.

De 16 h. 10 à 17 h. 05, reconnaissance de la région Akaokao par le Laté 26 pendant la transmission des messages.

Un radio de Dakar nous confirme à nouveau la position du « Saint-Didier », à 10 kilomètres de l'Erg Tessedjafi.

D'autre part, nous sommes sans nouvelles de la reconnaissance du Colonel WEISS et du Lieutenant BERNARD.

Le 6 au soir, les dispositions suivantes sont prises pour le lendemain :

Nous devons explorer le Sud de l'Erg Tessedjafi et reconnaître toute la région de l'Erg N-Ataram et Erg Afarag, le Sud de l'Adrar Ahenet et remonter dans le N.E. sur Arak, peut-être en appuyant sur Meniet. Si l'équipage du « Saint-Didier » n'est pas retrouvé, le Colonel VUILLEMIN décide que nous rejoindrons les avions du Colonel WEISS et du Lieutenant BERNARD à Tamanrasset, pour reporter les recherches dans l'ouest du Hoggar.

Le 7 février, nous décollons d'Arak à 6 h. 40, et faisons route sur Amasine, sud mont Adjeraazraz, que nous survolons à 7 h. 45 (altitude 1.300 mètres au-dessus du niveau de la mer).

Nous remontons ensuite dans le N.E. sur Ahanfous.

Au moment où je cherche à identifier le puits d'Ahanfous, qui présente l'aspect d'un dôme blanc à un kilomètre environ dans l'Erg lui-même, le mécanicien Picard me signale qu'il aperçoit quelque

chose. Me mettant en spirale, je distingue au-dessous de nous, sur un reg noir, exactement sur l'A majuscule d'Ahanfous de la carte au millionième, trois points noirs se déplaçant, avec une grande tâche blanche, dont la surface variable a son ombre reportée sur le sol.

En descendant, nous reconnaissons l'équipage du « Saint-Didier », courant avec un parachute et, passons à 8 h. 05 le radio suivant :

« Apercevons REGINENSI. Atterrissons. Restez veille permanente. »

Avant d'atterrir, je vais rejoindre le Colonel, qui continuait au Sud de l'Erg Tessedjafi, en direction de Tin-N-Tagart, où nous aurions retrouvé le « St-Didier », quelques minutes plus tard.

J'atterris le premier, me basant sur le parachute disposé en « T », que, dans sa précipitation l'équipage avait placé à l'envers, et je me pose vent arrière ; en fin d'atterrissage, la roue gauche du Laté 26 passe sur une touffe de markouba, qui casse un ressort de l'amortisseur.

Je place le Laté 26 face au vent, et le Colonel atterrit aussitôt après.

Ce furent quelques minutes émouvantes où sauveteurs et sauvés mêlèrent les pleurs et les éclats de joie.

Nous soignons l'équipage, très déprimé, dont les dernières gouttes d'eau avaient été bues au lever du jour et, après lui avoir mouillé les lèvres avec un cheche, nous distribuons quelques gorgées d'eau et ensuite des oranges et des ananas, qui sont littéralement dévorés (réserves Laté 26).

REGINENSI est le plus affaibli, car il a parcouru près de 120 kilomètres à la recherche d'un point d'eau pour sauver ses camarades ; ses pieds sont

couverts d'ampoules et il ne peut plus marcher ; il veut absolument nous emmener au point d'eau qu'il a trouvé le 5 vers 11 heures(probablement Tikedebatine) et qui se trouve à 8 kilomètres au Nord de l'endroit où nous sommes.

Lorsque nous l'avons retrouvé, l'équipage était à 25 kilomètres en ligne droite, (soit près de 40 km de marche), du « Saint-Didier », qu'il avait quitté la veille, et se dirigeait vers le point d'eau de REGINENSI ; dans l'état d'épuisement où il se trouvait, ce dernier n'y serait probablement pas arrivé.

TOUGE et LENIER, également très affaiblis, étaient tombés plusieurs fois au cours de leur marche.

Les premiers sont donnés, le Colonel décide de les ramener immédiatement à Arak. LENIER prend place à bord de l'avion du Colonel, TOUGE et REGINENSI sont hissés dans le le Laté 26, où TOUGE tombe la tête la première.

Le décollage à 9 h. 40, dans cet oued où nous nous étions posés avec plus de 900 litres d'essence pour le Laté 26 et l'équipement complet, fut particulièrement délicat.

Nous survolons 10 minutes plus tard le « Saint-Didier » orienté E.S.E. dans un oued et un parachute déployé à 100 mètres au nord sur une colline de reg noir.

A 10 h. 10, nous transmettons en vol le radio suivant :

*«Colonel ramène Lenier. Stop. Reginensi et Touge
« sont avec nous. Stop. Avion Reginensi intact se
trouve au sud Erg Tessedjafi à 25 km. W. S. W.
« Ahanfous.*

P'OU LIN. »

Nous atterrissons à Arak à 11 h. 10, et nous transportons l'équipage au bordj, où les soins nécessaires à son état général, lui sont donnés avec empressement.

Le Colonel envoie deux avions militaires à In-Salah (pilotes Lieutenants REY et LEVREYJ, pour ramener un docteur le lendemain si besoin est.

Dans un vol de 16 h. à 16 h. 55, nous envoyons toutes les instructions du Colonel VUILLEMIN pour arrêter les recherches.

Dans la matinée du 7, le Colonel WEISS et BERNARD ont reconnu la région Ouest de Tamanrasset.

Le 8 février, transmission des messages de 7 h. 15 à 8 h. 15 en vol par le poste du Laté 26.

Le Colonel WEISS et le Lieutenant BERNARD rentrent de Tamanrasset vers 10 h. 45.

REGINENSI, TOUGE et LENIER se remettent rapidement à leurs épreuves.

Le 9 février, dépannage de l'avion « Saint-Didier. »

Nous décollons d'Arak à 6 h. 05. Le Colonel emmène REGINENSI ; l'essence nécessaire et TOUGE, sont à bord du Laté 26.

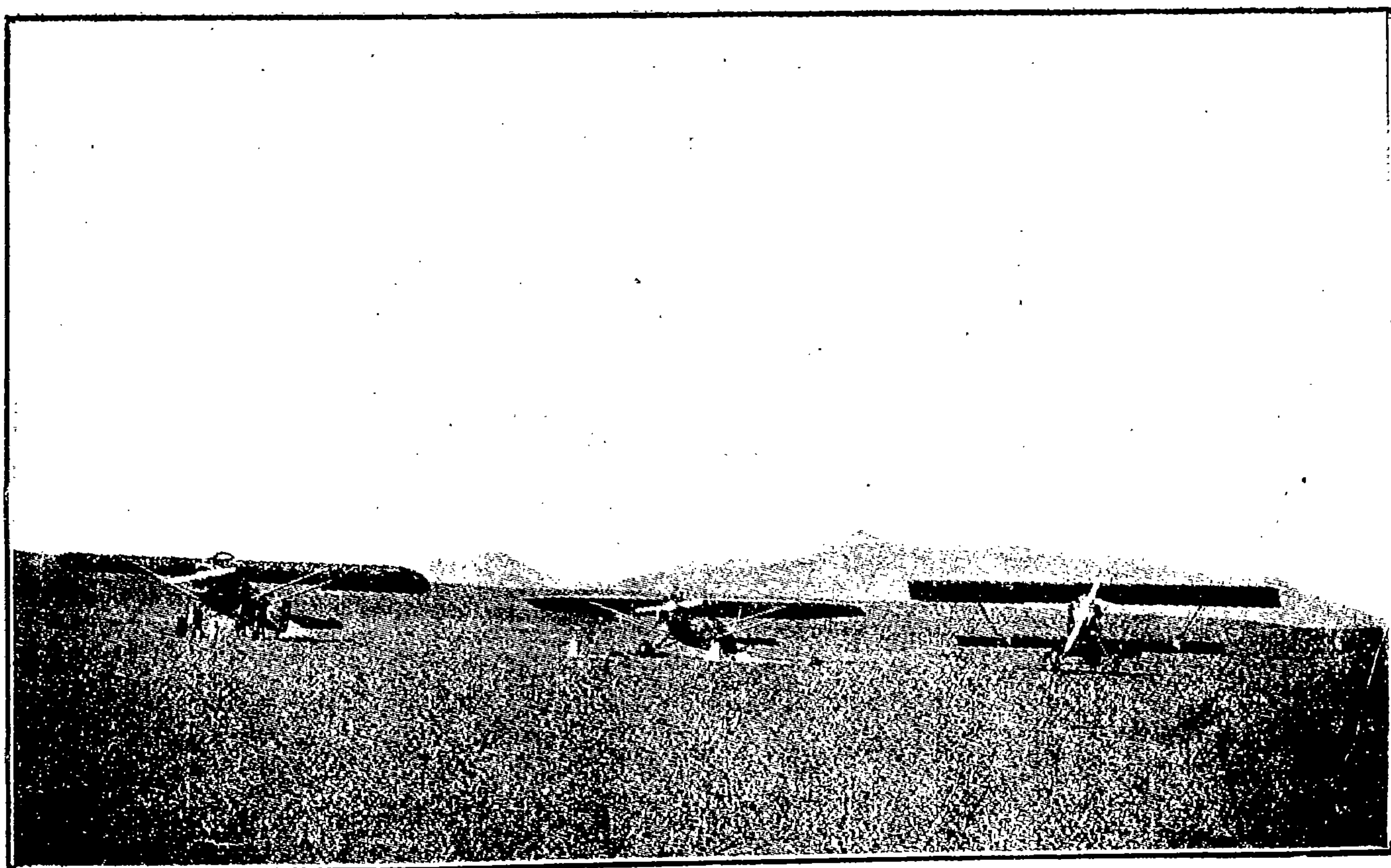
Le terrain où REGINENSI s'est posé en panne est accidenté, et la meilleure bande est engagée par le « Saint-Didier ». Le Colonel choisit un terrain et se pose le premier sur une pente assez forte.

Nous roulons les deux avions près du « Saint-Didier » et, après avoir fait son plein d'essence, les trois appareils décollent à 9 h. 05 et arrivent à Arak à 10 h. 20.

A l'emplacement du « Saint-Didier », nous avons laissé deux cylindres vides de 50 litres superposés sur lesquels nous avons fixé un morceau de para-



Touge assis, Lenier debout au moment de leur sauvetage



Au fond Erg Tessedjafi - Au centre le " Saint-Didier " lors de son dépannage

chute, informant les Méharistes de l'Ahnet que l'équipage au complet a été retrouvé.

A 14 h. 35 je décole avec VIRE et PICARD, d'Arak et arrive à Aoulef à 17 h. 30.

Le Colonel VUILLEMIN, le Lieutenant-Colonel WEISS, le Lieutenant BERNARD et le « Saint-Didier » emmenant MASSIAS partent un peu plus tard pour In-Salah.

Le 10 février, M. BARBIER, chef radio de la Transafricaine à Aoulef nous informe que ses relevements gonio ont été satisfaisants. Nous avons pu nous assurer ainsi de ce que au cours des vols de recherches, nos différentes positions avaient été relevées d'une façon quasi permanente et qu'en cas de panne nous aurions été repérés sans difficultés.

Nous décollons avec le même équipage augmenté de MONTAUDIE à 9 h. 40, nous dirigeant directement sur Ain-el-Hadjadj et arrivons par vent de sable assez fort de sud-ouest à El-Goléa, à 12 h. 40.

Nous retrouvons l'équipage du « Saint-Didier » et tous les équipages militaires partis le matin d'In-Salah. Sept avions sont alignés sur le terrain d'El-Goléa.

L'après-midi, diffa chez le père Abbaza.

Le 11 février, départ du Laté 26, à 6 h. 45 ; les équipages militaires et le « Saint-Didier » partent un peu plus tard.

Arrivée à Laghouat à 9 h. 35 ; arrivée des avions militaires et du « Saint-Didier », à 10 h. 10.

Déjeuner à Laghouat.

Nous arrivons ensemble à Maison-Blanche à 15 h. 35, où une foule imposante nous attend et où

une réception chaleureuse est faite à l'équipage du « Saint-Didier », et à ses sauveteurs.

Le 13 février, REGINENSI, TOUGE et LENIER décollent de Maison-Blanche à 10 h. 30 pour rentrer à Paris via Alicante.

Le vent de sable, qui a duré trois semaines dans la région du Tidikelt et s'est arrêté la veille du passage du « Saint-Didier », a repris violemment à partir du 12 février.

Pendant toute la durée des recherches, nous avons eu du beau temps ; *cette chance particulière a facilité l'accomplissement de notre mission.* En effet, avec une très mauvaise visibilité, REGINENSI, n'aurait pu s'éloigner de son avion et les reconnaissances auraient été arrêtées ; dans ces conditions, il est à présumer que l'équipage du « Saint-Didier » serait mort de soif, étant donnée sa faible provision d'eau.

POULIN,
Directeur à Alger de la
Compagnie Transafricaine d'Aviation



Un voyage au Sahara

(Suite)

Cependant la montée est roide et c'est péniblement que notre voiture, telle une chenille, progresse le long de ces nervures. Nos deux roues avant mordent enfin le bord du précipice... Et c'est pour trouver le pays le plus plat qu'on puisse imaginer et si parfaitement cloûté de cailloux que l'on dirait une véritable mosaïque, les plus petites pierres rondes et fines formant un fond précieux aux dessins précis des plus grosses. Un cri d'admiration nous échappe en nous retournant. On ne s'attendait vraiment pas à cette vue incomparable sur la plaine du Tidikelt. Sommes-nous sur une autre planète? N'est-ce pas la surface de la lune qui s'étend à nos pieds? C'est à l'infini que se multiplient ces garas, sortes de pitons découpés dans la falaise en forme de volcans éteints et qui prennent de notre poste d'observation haut de quelques trois cent mètres à peine, l'apparence de vraies montagnes aperçues au bout d'une lunette astronomique. Une buée bleue les entoure et les éloigne encore donnant un prolongement incroyable au paysage.

Nous oublions dans notre extase que la voiture secourable venant à notre rencontre n'est pas encore là, et sur cette table rase où serpente notre piste, aucun point mouvant ne se distingue même au loin. Nous croisons l'autre route qui mène à l'ancienne rampe. Nos amis sont-ils passés par là? Pieusement pour les autos à venir nous barrons par une rangée de pierres le chemin trompeur et nous continuons à avancer.

Le vent se lève, prend obliquement la voiture, nous souffle méchamment au visage et nous suf-foque, les narines douloureuses. C'est le siroco qui nous accompagnera jusqu'à Fort-Miribel, plus sinistre encore au milieu de ce brouillard de poussière. Un seul soulagement pendant ce combat contre les éléments c'est la rencontre inespérée de la voiture amie. Mais à l'arrivée nous n'aspirons qu'au repos. Nos rêves sont accompagnés par les sifflements du vent à travers les meurtrières de notre casemate.



A El-Goléa, au retour, je devais faire la connaissance de la famille égyptienne si curieuse d'Allane. Allane, dernier caravanier du désert, semblable par le courage et les nombreuses aventures à *Sinbad le marin*. Son océan est le désert, ses vaisseaux les chameaux porteurs qui déambulent d'un pas lent et balancé, les flancs martelés par les deux sacs lourds et pleins qui pendent de chaque côté. Sacs curieux faits en poils de chèvres, de tous les tons de beige, de marron, de noir et de blanc, ces deux dernières teintes formant des rangées de petits damiers qui cernent joliment les bandes de couleur unie. L'auto n'a pas encore détrôné ce roi du commerce saharien et sa fortune, faite de longue patience, paraît bien établie. *Sinbad l'égyptien* nous reçoit à sa table et nous offre un repas des plus fins. Les rituelles brochettes de foie de mouton grillé sont délicatement arrosées de citron frais, les œufs de ses poules sont servis sur un lit moelleux de queues d'oignons verts très mitonnées. Les sauces sont savantes et n'emportent pas la bouche. On y distingue de ces truffes blanches du



Rallye de nos amis Anglais (Fondation M. G. Rogers) — La tribune d'honneur pendant les fêtes méharistes

désert qui ont un peu le goût et la consistance des queues de nos cépes de France. Le cuisinier habile qui nous traite ce soir, n'est autre que la cohorte aimable des femmes de la maison, deux femmes et six filles qui vivent cloîtrées, comme il convient à la loi musulmane, et ne pensent ainsi qu'au palais délicat de leur maître. Puis-je connaître ces cordons bleus ? Dans la cour vaste où je pénètre, au milieu des palmiers clairsemés, une grande salle ouverte en arcades sur le jardin est ornée de tapis épais. Voici la femme d'Allane égyptienne aux traits purs, le nez droit la bouche fine, le menton harmonieux dessiné d'un trait ferme, le teint à peine ambré, belle femme malheureusement tourmentée de rhumatismes. Elle arbore une robe de style empire en tussor écru ornée d'un empiècement en tulle blanc brodé de soies de couleurs vives. Ses filles au nombre des quatre sont là avec leurs deux cousines de race moins pure, teintées de sang noir par leur mère qui est d'El-Goléa. Toutes sont en robes de soie rose et leur foulard est noué à la paysanne sous le menton. L'une d'entre elle a disposé gracieusement le sien à l'arabe les franges de soie joliment rejetées en arrière. Celle-ci plus gracieuse et plus coquette parle français. Elle a suivi les cours de l'institutrice jusqu'à l'année dernière. En devenant jeune fille, elle a perdu le droit de s'instruire et de sortir librement ; mais elle a un tel ascendant sur ses aînées qu'elle les commande toutes. Elles forment à elles six un véritable atelier de couture. Il nous est impossible de ne pas voir, groupées dans un coin, les trop modernes machines à coudre Singer. Allane le caravanier fait confectionner à ses femmes des chemises d'hommes, des gandourahs, des burnous de

cotonnade; marchandises bon marché qu'il répand dans le désert contre des espèces sonnantes. Quelle richesse que ce couvent de filles!

Dans la cour au sol dur fraîchement balayé tourne en rond une gazelle prisonnière. Prise d'éternement elle bondit des quatre pattes dans un frémissement de tout son corps. Un gros bébé joufflu d'un noir bien ciré — fils de servante sans doute — joue avec un petit fox tout blanc de la même taille et rit de toute sa mâchoire déjà bien garnie. De temps à temps l'une des femmes se lève tranquille et sans hâte pour ranimer d'une brindille le feu qui brûle en plein air sous la marmite enfumée. C'est donc là l'humble creuset d'où sortirent tant de merveilles culinaires!

**

Le temps ne compte pas ici. Interminable nous paraîtra le lendemain notre trajet entre El-Goléa et Ouargla. Notre œil n'aperçoit que le chapelet blanc des bornes Citroën, bienheureuses bornes qui nous guident dans ce pays où l'on peut si bien dire que l'ennui naquit pour nous, de l'uniformité. Cet ennui nous prépare merveilleusement à un véritable coup de théâtre. A notre droite s'ouvre soudain une immense dépression qui précipite tout le paysage à nos pieds. Quel écroulement prodigieux! La route serpente le long de cette falaise abrupte et nous admirons de tous nos yeux.

Il faut descendre fortement pour arriver à Ouargla, vaste dépression où l'immense oasis est annoncée par des bouquets de palmiers épars sur les dunes de sables. Rien de plus joli que ces isolés qui vivent comme des nomades sur l'humidité cachée du sol.

Il fait presque nuit quand nous rentrons dans la citadelle où s'ouvre la porte monumentale par laquelle nous passons. Les rues tortueuses nous conduisent au grand marché, place carrée entourée d'arcades où ruminent encore quelques chameaux porteurs de bois embroussaillés. Voici la vaste esplanade qui précède le bordj Lutaud, autrefois nue et déserte mais où s'élèvent maintenant quantités de maisons blanches, toutes différentes dans leur style à la fois moderne et mauresque. On nous montre l'école, et les demeures des officiers, toutes avec leur jardin. Jusqu'au bordj que précède une terrasse bordée de balustrades blanches s'étend un vrai parterre dans lequel, avec un peu d'imagination, l'on pourrait se croire... au jardin des Tuileries. L'heure grise, terre sombre et ciel lumineux favorise le mirage un peu gris sans doute mais amusant. Large allée centrale, bouquets — stèles, bancs ou colonnes, nichés près d'un palmier isolé ou d'un tamaris à la verdure fine. Nos regards complaisants se souviennent des nymphes et des statues de déesses de notre jardin royal.

Comment ne pas remercier celui qui donne une illusion même trompeuse. Il y a même un arc de triomphe, certes sans prétention et sans ornements, mais dont la ligne architecturale simple dresse une idée et l'impose. Trois arcades et trois dates sous un mur en pointes, 1830-1930 et 1900. Notre voiture passe sous l'arcade centrale, la plus haute et nous sommes en 1930. A notre droite sous une voûte plus basse apparaît le petit tramway d'autrefois, traîné par un cheval blanc, cahoté sur sa voie étroite, et toujours conduit par celui que nous appelions communément... l'assassin de Flat-
ters, seul survivant du drame affreux. Une bonne

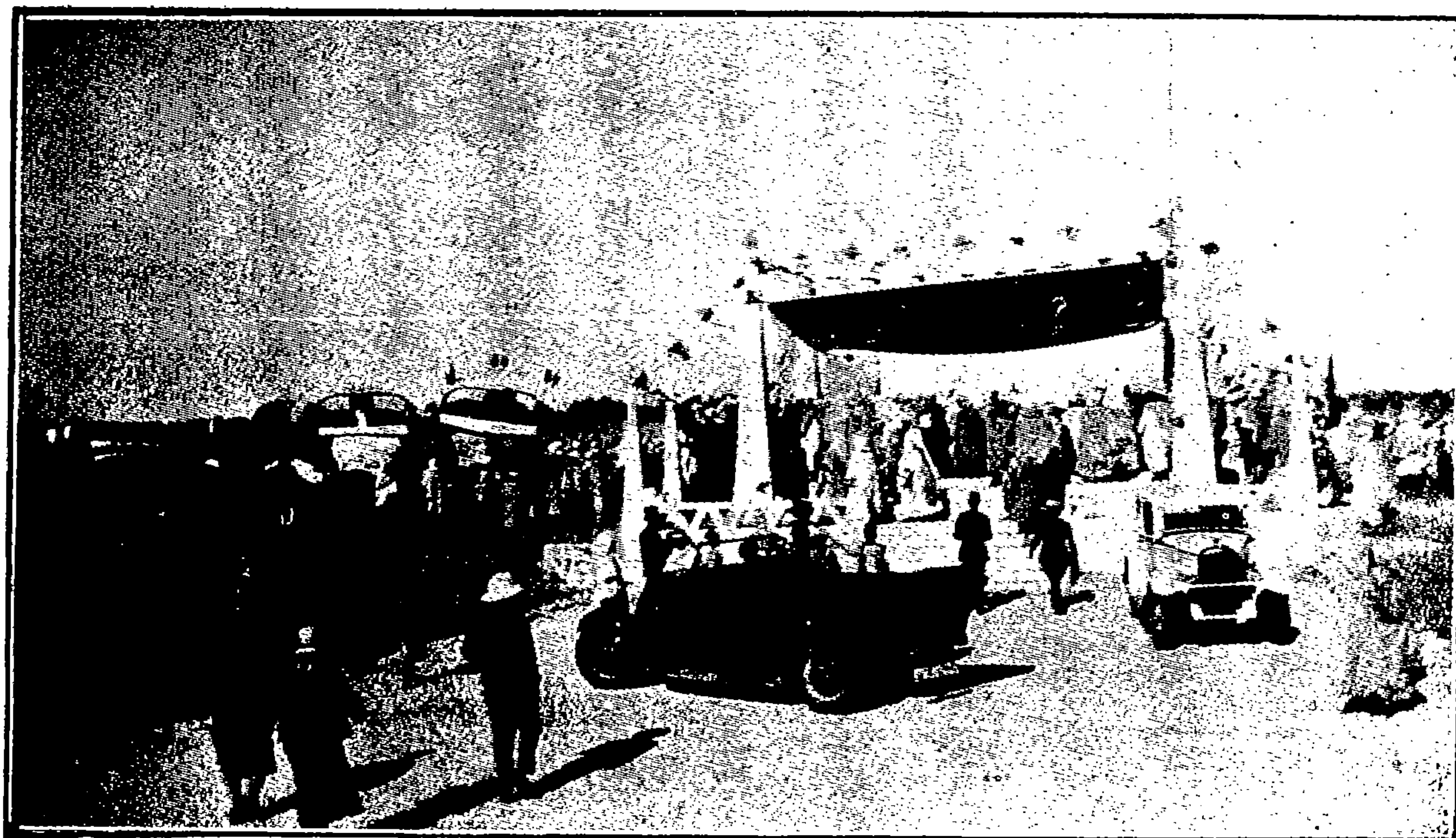
poignée de main à l'assassin... présumé, fidèle serviteur de quins vingt ans.

Sour l'arcade de gauche passe depuis 1830 le fidèle chameau. Ce sera le héros, cette année, de la grande course organisée par « Nos amis les Anglais » et dotée si généreusement par M. ROGERS, véritable mécène aux idées larges, soutenu par l'enthousiasme si intelligent de sa compagne Mrs ROGERS. Cette dernière est la propre cousine de Mrs HARLAN, qui récompensa si magnifiquement nos vainqueurs d'El Goléa.

✱

Événement considérable pour le pays que cette course de méharas ! Depuis des mois les chameliers préparent leurs bêtes en vue de l'épreuve d'endurance, et pour cela les envoient au pâturage et les laissent parfois seuls dans ces immenses étendues qui n'ont rien d'une prairie mais où se cachent quelques menues plantes grasses que les pluies ont fait sortir soudain et ces arbustes résistants à moitié secs dont la fleur mauve est un miracle au bout de ces rameaux de brindilles où l'araignée tisse ses nombreuses toiles. De ses lèvres lippues la bête cueille adroitement, fleurs, rameaux desséchés, araignées innombrables et fait profit de tout, faisant sa bosse. Il porte alors ses provisions sur le dos.

La course a été prévue de façon originale. Partant de divers points, chaque concurrent doit parcourir la même distance kilométrique au bout de laquelle se trouve Ouargla. On nous annonce l'arrivée du vainqueur. Le voici qui apparaît derrière les dunes. Il veut parcourir les derniers mètres en beauté et frappe comme un beau diable le superbe



Tribune du champ de courses d'Ouargla

méhari qui vient de faire 355 kilomètres sans désespérer. Son maître qui le connaît n'a pas forcé son allure, marchant le plus souvent à pied à ses côtés pour le ménager. La bête doit son succès à son admirable santé. D'heure en heure on annonce les arrivées. Avant le soir, les sept premiers ont terminé le parcours très dur.

Le lendemain seulement devait avoir lieu leur présentation solennelle après une bonne nuit passée pour remettre cavaliers et bêtes.

Par une magnifique journée la population se dirige vers le champ de course cerné par un demi-cercle de palmeraies très vertes. Une tribune en escaliers est parée d'une tente de couleurs vives qui doit nous protéger du soleil déjà chaud. Mrs ROGERS préside gracieusement et l'on admire avec quelle ardeur passionnée elle s'intéresse aux fêtes curieuses qui se déroulent en son honneur. Mrs HARLAN sourit elle aussi à tous ses braves gens qui sont en fête grâce aux généreux donateurs. A nos pieds sont massées les Ouled Nails dont les têtes aux yeux noirs de gazelle sont ornées de foulards lumineux et de pièces d'or tintinabulantes. Elles tournent vers nous leurs figures curieuses et nous regardent sans provocation ni envie, fières de leurs parures et de leur métier. Nullement mal vues d'ailleurs par les femmes nomades qui arrivent entourées de leurs marmots, s'asseoir au milieu d'elles très simplement. La foule des hommes debout forme haie.

De loin apparaissent des cavaliers arrivant au galop : c'est la charge des nomades, seuls propriétaires de chevaux ; un vrai luxe ici. Ils passent impétueusement, soulevant la poussière comme une fumée. Ils reviennent vers nous précipitant

leur allure. Les coups de fusil claquent dans l'air sec. Un coup de rein et les cavaliers s'immobilisent face à nous, l'élan coupé par leur volonté d'hommes dompteurs.

A leur tour se profilent les chameaux à la souple démarche montés par leurs diables aux ceintures bleues.

Mais le son aigu de la raïta annonce les danses. Tout d'abord l'étrange danse de Lallah Mansourah où paraissent seulement des hommes. Voici le premier groupe bizarre de quatre figurants portant sur leur tête chacun par un coin une cage d'osier qui doit représenter le lit de la mariée. C'est en effet le sommier habituel des Ouargla qui recouvrent cette armature de djerid secs et souples par des tapis pour le rendre plus moelleux (mais cette carcasse les éloigne de toute bête malfaisante). Il s'agit en l'occasion de rappeler le souvenir de la première femme assez fine pour avoir réussi à s'enfuir le jour même de son mariage. Après le festin habituel, les hommes vont chercher la mariée sur ce sommier conjugal où se dresse une petite cage recouverte d'étoffe. Lallah Mansourah entra dans la cage, mais, ô miracle, à l'arrivée chez son futur mari, elle n'était plus là, l'oiseau s'était envolé. Les Ouargla vénèrent celle-ci comme une sainte et cependant elle a donné un bien fâcheux exemple.

Sous nos yeux se trémoussent donc les hommes encombrés de leur fardeau et qui miment un état d'ivresse manifeste. L'un d'eux a trouvé bon d'enfiler un pantalon de drap noir et ses jambes exagérément minces exécutent une acrobatie de pas savants et compliqués dont il est très fier visiblement sans se douter de son aspect comique de singe aux pattes noires. Plusieurs groupes de ce genre

concourent à la danse. Telle est l'attraction de la musique sur ces pauvres gens que fascinés, tous voudraient y prendre part. C'est là qu'intervient le bâton de l'agent de police qui doit veiller à la bonne ordonnance de la représentation.

C'est le tour des Ouled Nails. La meilleure danseuse, un peu forte, mais au visage régulier et placide se lève indifférente, et prenant délicatement de chaque main le coin de ses voiles pailletés, se met incontinent à pratiquer la danse du ventre rituelle. Très droite et sans presque bouger, elle tourne devant les assistants, les bras levés et les mains gracieusement agitées en ailes de papillon; son ventre seul subit une houle brutale que contient la ceinture de métal fortement serrée en-dessous. C'est maintenant le haut du corps qui roule et tangué, tandis que la figure impassible garde toute la noblesse de la prêtresse sacrée. Le joueur de flûte danse en même temps lui aussi, mais sans grâce face à la danseuse, les joues gonflées et grotesques, ses yeux fixant la ceinture de la femme, son instrument grossièrement agité de girations de plus en plus précises. La musique s'éteint soudain comme on souffle une lampe. La danseuse s'écroule au milieu des autres dans un cliquetis de ses bracelets d'argent.

On annonce le concours de bassours. De loin apparaissent ces énormes cages bariolées de couleur que portent de très beaux maharas. Balancées sur le dos étroit de l'animal elles ne trouvent leur aplomb que par les lourds tapis qui pendent de chaque côté de la bête. Une sorte de tour Eiffel grêle qui surmonte le tout au beau milieu porte bien en évidence les richesses de la famille, touffes de plumes d'autruche noires, pompons de couleur, bijoux d'argent de toutes sortes, amulettes,

boîtes carrées, broches ouvragées épinglées sur les foulards de couleur. C'est une réjouissance manifeste pour les yeux, doublée d'une vive curiosité. On voudrait entrevoir sous les voiles, une main fine, un œil noir, une de ces beautés nomades de la tribu des Saïd Odba.

Mais l'intérêt de la fête va croissant. C'est maintenant l'hommage rendu aux vainqueurs de la grande course. Mrs ROGERS va leur remettre les prix, les insignes qui leurs sont dûs. Chacun d'eux est photographié sur son coursier. Leurs mâles figures impressionnent. Il y a dans leurs yeux une fierté bien naturelle de leur exploit sportif mais on y distingue plus encore, une endurance au mal dûe à une valeur morale certaine. Pour ces hommes, la fatigue, la souffrance ne comptent pas. Ils ne savent pas qu'ils se rapprochent ainsi du héros antique. Je ne crois pas me tromper en devinant cette même pensée dans le cœur de nos hôtes étrangers que rassemblent gracieusement sous leur égide Mrs HARLAN et Mrs ROGERS.

L'après-midi nous rassembla tous dans un circuit touristique autour de l'oasis. La campagne blonde piquetée de marabouts et de palmiers épars nous séduit par l'ampleur de ses lignes ondulées.

Nous voici devant les tentes des Saïd Odba, véritables champignons noirs qui s'écrasent sur le sol et qui apparaissent tous les ans pour la saison des dattes. Il m'est impossible de ne pas me rappeler la figure belle et imposante de la mère du Caïd actuel Adda qui venait il y a une quinzaine d'années me rendre visite à Ouargla même.. Elle arrivait au trot de son petit âne rose, massive dans ses étoffes, écrasant de son poids la petite bête alerte aux jambes fines. Elle parlait peu le français, mais

par gestes, elle expliquait ses désirs, réclamant mes enfants, vive à saisir leurs ressemblances. Ces menues politesses accomplies, c'est elle qui prenait la parole pour réclamer ses droits, véritable chef politique de la tribu pour laquelle elle désirait avant tout un chef comblé d'honneurs et de décorations. Son fils, très grand lui aussi, timide et silencieux s'effarait devant le luxe européen de nombreux sièges. Comment ai-je pu réprimer la soudaine envie de rire qui me prit lorsque s'asseyant sur un rocking-chair et sentant le dossier fuir en arrière, il perdit pied et lança ses jambes désespérées dans le vide.

Mes souvenirs m'accompagnent amusée jusqu'à la tente immense faite de poils rudes et noirs qui couronne le sommet de la dune.

On se courbe pour pénétrer dans cette salle basse où les tapis s'accumulent sous nos pieds. D'autres séparent en deux le logis, laissant la pièce de réception où nous sommes aux hôtes et aux hommes, et l'autre moitié aux femmes que nous devinons derrière le mur de laine. Poliment, nous demandons à leur rendre visite. Femmes comme elles, nous pénétrons à la suite du chef dans cette partie de la tente où nos regards surprennent leur groupe penché autour d'un feu dans un appenti à ciel ouvert. On pousse devant nous une fillette tremblante à la figure longue et fine et qui paraît avoir dix ans à peine. C'est la femme du fils du chef actuel. Il y a deux ans qu'on l'a prise à sa famille pour la marier officiellement. Ce grand honneur lui a valu d'être privée de sa maman et de l'affliger de plusieurs belle-mères qui la préparent rudement à son nouveau grade. Car elle est encore « demoiselle » nous explique le vieux chef

avec insistance et l'on doit surveiller de près la vertu de cette jeune promise d'un grand chef.

Notre front se cogne à un couffin d'où sort un bêlement plaintif: C'est un jeune chevreau qui vient de naître et qu'on accroche — tel un jambon — au plafond... pour le mettre à l'abri des puces qui courent nombreuses sur le sol. Les enfants eux aussi sont suspendus pendant la nuit de cette façon. Cette explication précipite quelque peu notre visite.

Au sortir de la tente, le soleil déjà couché dore en éventail le ciel si pâle. Devant cet écrin glorieux se dessinent à l'encre de chine les palmiers élancés et leurs rejetons. Film immobile mais sonore. Des aboiements de chiens se répondent de toutes parts. Des cris brefs et gutturaux partent de là-bas derrière un repli sablonneux talonnant sans doute les petits ânes chargés retournant au logis. Une odeur âcre de fumée prend à la gorge au seuil de ces demeures primitives. On passe rapidement devant le fin liseré bleu du lac dans le lointain aux rives déjà noires. Il fait nuit quand nous atteignons le bordj éclairé où nous attend tout le confort moderne.



Le soir aux flambeaux nous devions assister à la plus étonnante des représentations théâtrales. Le Commandant CARBILLET nous avait parlé avec une spirituelle ironie de son théâtre de la nature, plateau légèrement surélevé et adossé tout simplement au mur d'enceinte de la ville. Ce n'est rien en effet, mais le soir, éclairé par quelques torches fumeuses et de temps en temps par les feux de bengale allumés sur les terrasses voisines, des groupes de curieux juchés sur ce fameux mur forment



Ouargla — Bassour

d'innocents bas-reliefs vivants, très nature ainsi que le prouve cet énorme pied nu éclairé par un djerid flambant.

Comme toujours le groupe gracieux des Ouled Nail garnit le fond de la scène.

Sortent de l'ombre une cohue désordonnée de négros aux costumes carnavalesques. L'un d'eux est visiblement un chef arabe avec son tarbouch volumineux et son burnous fait de pièces et de morceaux grossièrement ajoutés par des aiguilles de bois et où l'on reconnaît cette écorce fibreuse des palmiers, véritable dentelle au filet de couleur brune. Tel autre a mis sur sa tête des plumes d'autruche et porte sur sa nudité un simple collier de feuilles longues de roseaux. Un autre représente le marabout avec ses fétiches : celui-ci, le maître d'école français car il porte un melon.

Tour à tour se déroulent des scènes satiriques sur tous les thèmes mêmes les plus sacrés. La prière elle-même est tournée en dérision. Le marabout au milieu de ses fidèles déclare une litanie qui déchaîne le fou-rire parmi les assistants. A chaque phrase les figurants se prosternent la face contre terre mais par plaisanterie ils nous tournent le dos. Le maître d'école débite à son tour des fadaises à la grande joie des auditeurs. Il doit se tromper dans ses additions.

Le morceau le plus scabreux est la danse de l'Ouled Nail, dansé par un homme — notre danseur aux jambes noires de tout à l'heure. Il est prodigieux de souplesse mais librement obscène. La musique ne cesse pas, sans répit, au souffle d'une respiration sans fatigue.

La foule enthousiaste et jamais lassée accueille avec des cris l'arrivée sur la scène d'une bête bi-

zarre qui doit représenter un lion. Deux hommes sont enfouis sous une longue carcasse, et celui de devant tient par une fente deux longs bâtons aux bouts de braise. Ce sont les yeux de l'animal furieux. Autour de lui, des chasseurs l'encerclent, l'injurient et le fuient tour à tour. Ils ne me paraissent pas très braves car au moindre mouvement de l'animal empêtré ils s'égaillent comme les moineaux. Un simple raisonnement les rassure, ils reviennent et se concertent. L'animal fait des feintes paraît finalement blessé et tandis qu'on se rapproche confiant, se soulève et sème la plus grande terreur.

La scène se poursuit avec des variantes suivant l'imagination des acteurs. Ils jouent visiblement pour leur plaisir comme des enfants bruyants.

Il y a longtemps que le lion ne court plus la campagne d'Ouargla mais il reste l'animal fantastique et redoutable, vivant surtout par la tradition.

Ce qui nous échappe malheureusement, c'est toute la saveur et la variété des injures adressées à la noble bête. Nous voudrions croire qu'elles sont comparables aux couplets satiriques de notre célèbre Roman du Renard. Et devant les comédies bouffonnes de tout à l'heure, n'avons-nous pas pensé irrésistiblement aux farces et aux sotties, aux mystères même joués avec tant d'éclat au cours de notre Moyen âge par une foule d'acteurs pris souvent parmi les religieux!

A tous ces jeux n'ont pris part que des hommes. Les femmes ont leur danse particulière, la takouka, qu'elle exécutent seules et en groupe. Les voici qui accourent se mettre en ligne, pressées étroitement les unes contre les autres comme les girls d'un music-hall.

Quelle étrange guenon que la femme Ouargli ! Sa figure noire et bestiale est surmontée d'un véritable astrakan où jamais le peigne ne peut passer et qu'elle lustre abondamment d'huile parfumée ou de simple huile à salade. Elle pose sur cette tignasse un foulard de laine à franges tressées, le plus souvent de couleur foncée qui cache ses tresses courtes et embroussaillées ne laissant paraître que le crêpe frontal délicatement garni de boules de crasse terminales. Elle n'a de finesse que dans ses extrémités. Ses pieds et ses mains sont extrêmement petits et délicats.

Voici donc notre bourgeoise d'Ouargla, femme légitime sinon respectée. Libre jusqu'à son mariage elle se faufile presté parmi les groupes avec toute la grâce d'un jeune singe, ce déhanchement qui doit être une mode et qui met en valeur la souplesse de sa croupe. Seul un air de bonté et parfois de malice humanise la créature. Coquette, elle s'habille de couleurs vives ou d'étoffe noire bordée d'un galon de couleur claire, jaune d'or, rose vif, vert chou. Sa large gandourah, le plus souvent en laine (car il fait froid la nuit et la femme ne se déshabille jamais) est retenue à la taille par une ceinture tressée qu'elle serre fortement de ses deux mains pour accentuer le balancement de ses hanches. Des verroteries de couleurs vives ressortent sous cette face noire et brillante. Les dents sont rougies par ce petit bâton dont elle en frotte constamment l'émail.

Comme elle a raison de danser en groupe ! Chacune d'elle, paquet informe dans ses draperies de laine n'aurait qu'une grâce très discutée. L'assistance est bientôt conquise par ce balancement lascif de droite et de gauche, cette rangée d'yeux sou-

vent fort beaux au blanc très bleu, cette houle féminine excitante par l'excès de monotonie et de passivité!

S'il est vrai que l'âme d'une race s'exprime surtout dans ses jeux, nous voilà bien près de l'avoir comprise.



Ils mettent dans leur travail moins d'entrain peut être que dans leurs danses et il faut toute la patience et l'ingéniosité des sœurs blanches et des pères blancs pour les former à la tâche quotidienne.

On reste frappé d'admiration quand on entre dans l'ouvroir des sœurs blanches, immense ruche où les petites filles laborieuses tissent leur travail de Penelope sur d'immenses métiers qui les cachent.

Laborieuses surtout depuis qu'on les nourrit. Nous arrivons justement à l'heure du repas. Quel joyeux moment! Elles courent toutes s'installer en rond à même le sol autour d'une cuvette émaillée remplie de délicieuses pâtes au suif de mouton. Elles ont une cuillère chacune et mangent très proprement sans perdre un brin de cette précieuse nourriture. On se réjouit de voir leurs bonnes figures s'arrondir tous les jours.

La générosité des sœurs blanches ne s'arrête pas là puisqu'elles créent dès maintenant un ouvroir pour les femmes mariées avec la nursery attenante. On croirait rêver, et cela s'accomplit sous nos yeux malgré la loi musulmane qui maintient la femme mariée dans ses murs. Mais il faut vivre et les maris ont une confiance absolue dans les sœurs blanches.

Si notre tâche est dure pour les former au tra-

vail, il y a cependant parmi eux des corporations d'hommes voués au plus dur des métiers et qui exige une force d'âme peu commune: je veux parler des retas. Les retas sont de pauvres gens employés à nettoyer les puits. Ils doivent plonger dans des véritables couloirs étroits et souvent coudés, profonds parfois de plus de 50 mètres. Les plus adroits restent sous l'eau plus de deux minutes. Ils sont l'objet d'une certaine vénération due à l'effort accompli, au péril couru.

Presque nus, les voici accroupis autour d'un petit feu, le crâne rasé, le buste large et les côtes saillantes sous l'effet d'une bonne respiration. Ce sont d'abord des hommes robustes, mais leur métier les voue malheureusement aux maladies de poitrine. Voici celui qui se prépare à descendre. Il vient d'accomplir les rites essentiels. Il a bouché de cire molle son nez et ses oreilles et brûlé quelques cheveux à la flamme contre le mauvais sort. Il s'approche de la forte corde qu'il doit dérouler avec lui et que soutient le tronc de palmier transversal au-dessus de la nappe d'eau.

Tête baissée, il se recueille plus ou moins longtemps, tousse, crache, contemple l'eau qui va l'étreindre. Ses jambes l'une après l'autre vont s'habituer au contact de l'eau. Lentement il les frictionne, puis s'enfonce jusqu'à la taille. Ses compagnons se groupent autour de lui, et se taisent. C'est l'instant de la décision, le plus dur sans doute. Cela paraît toujours long, très long. Mais prestement le voici qui file sous la nappe liquide. On le voit qui disparaît sans bruit. Les autres têtes penchées surveillent l'eau et les frémissements de la corde. Elle cesse de bouger: l'homme est au fond du puits. L'attention redouble. Un nouveau frémissement de la corde: c'est qu'il remonte. Comme

c'est long et cependant on le voit surgir lentement toujours tête baissée. Il se hisse sans manifestation, ses compagnons soudain rassurés et indifférents. C'est lui qui ranime son feu auquel il se réchauffe. Il dégage ses narines et parfois comme le plus vieux d'entre eux crache du sang. Celui-ci à la barbiche grisonnante est contraint à ce métier par la misère. Le cœur est serré par un pareil spectacle.

✱

On s'arrache aux vives émotions de la capitale saharienne pour remonter très vite vers le Nord. La piste emprunte parfois maintenant une digue audacieuse formée d'argile et de branchages qui franchit ces espaces sablonneux décorés d'arbustes clairsemés. Le sahara se fait aimable au moment où nous allons le quitter.

Brusquement un gros car apparaît: il s'efforce de garder la ligne tracée et dans les creux déjà ensablés il accélère son allure. Il est le plus fort, il passera. Force nous est d'obliquer dans le sable à droite où nous nous enfonçons profondément. Mais nous avons la chance d'avoir des adversaires nombreux, et tous poussant à la roue nous voilà bientôt sorti d'affaire. Ce accrochage peu banal dans le désert nous donne immédiatement un vif désir d'arriver sans encombre au terme du voyage.

Nous voilà déjà à Biskra avec son luxe européen. C'est trop rapide. Fermons les yeux à tout ce qui n'est pas indigène.

Le fastueux Cheik el Arab nous convie aux fêtes de mariage de son neveu. C'est la soirée du contrat qui a lieu ce soir. Oublions la foule européenne. Mes yeux ne veulent voir que le

gracieux étalage du trousseau de la mariée. Des multitudes d'étoffes de soie, des haïks, des mules de couleurs brodées d'or et d'argent, des bijoux somptueux tous en or, bracelets lourds, diadèmes filigranés avec des diamants clairs. Il n'y a rien de français dans tout cela. On imagine la femme parée de ces tissus légers, écrasés par les bijoux pesants, sœurs de luxe bien éloignées de nos femmes du Sud.

Mais il est dit que nous devons retourner à notre vicilisation. Dans la richesse des salons de Ben Gana au milieu de nos françaises en décelloté, nous voilà conquis définitivement par la musique jouée par REUCHSEL et la voix prenante de sa compagne. L'harmonie des sons donne à nos souvenirs une liberté aérienne, nos impressions se confondent, se multiplient, réalisent de merveilleux tableaux intérieurs. Nous écoutons recueillis le Saint Jean-Baptiste sur les flots de LISZT. Le grand saint lutte contre les éléments. Notre imagination dresse le Père DE FOUCAULT à sa place protégeant de ses bras étendus l'humanité obscure du Hoggar. Dure est la vie, grave est la danse, sévère est la musique. La faim, la soif, le soleil guettent la vie pour la défaire. Mais la musique s'apaise, les flots se calment, le désert est dompté, le Père DE FOUCAULT repose dans sa tombe souriant. L'âme légère danse à la surface de la mer calmée.

Les dernières phrases mélodieuses nous rappellent ces remous légers du sable travaillé par le vent et qui prirent forme pour nous accompagner le long de la route. De loin nous apparaissaient de véritables colonnes torses de poussière, virant fortement sous un vent violent, phénomènes comparables aux terribles typhons en mer. Toujours

tournoyant la svelte apparition s'approchait de nous attirée par le déplacement d'air de notre voiture. Plus près encore et se courbant comme une figure amie, la voici entraînée par notre course, amincie, sans cesse plus réduite, puis soudain plaquée comme une fumée: génie silencieux qui avait l'air de nous montrer le chemin du retour.

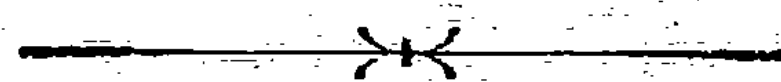
MADAME O. MEYNIER



Le Gérant : M. le Général MEYNIER.

Imp. Rives, Romeu et Cie., 14-16, Rue Bab-el-Oued. - Alger

DEMANDE D'ADMISSION



*Je soussigné, sollicite mon admission à l'Association des « Amis du Sahara », en qualité de
membre titulaire.
membre bienfaiteur.*

Je déclare adhérer aux statuts et règlements de l'Association.

*Le _____
(signature)*

Nom : _____

Prénoms : _____

Nationalité : _____

Lieu de naissance : _____

Profession : _____

Adresse : _____

*Parrains : { M. _____
M. _____*